

La Bête du Gévaudan

Etienne Catallan

Pièce en 30 tableaux

Création au Festival de Valréas
Août 1973

Prologue

- 1 - La parade des braconniers*
- 2 - L'enterrement refusé (1^{ère} partie)*
- 3 - L'enterrement refusé (2^{ème} partie)*
- 4 - Départ du roulier*
- 5 - La perruque de M. Labarthe*
- 6 - Lettre à la femme savante*
- 7 - Les conseils de Chastel*
- 8 - Le déjeuner de Monseigneur*
- 9 - Couplets de la peur racontés*
- 10 - Le prêche*
- 11 - Croquemitaine : La Bête*
- 12 - Première tractation des dragons*
- 13 - Les lettres*
- 14 - Les chaussures*
- 15 - L'entraînement*
- 16 - L'affût*
- 17 - L'injonction*
- 18 - La prime*
- 19 - La nuit des dragons*
- 20 - Croquemitaine : Le Dragon*
- 21 - Parade des chasseurs*
- 22 - Veillée funèbre*
- 23 - Fatigue des chasseurs*
- 24 - Jeanne Jouve*
- 25 - Antoine tue*
- 26 - Le bal de la Bête*
- 27 - La folle*
- 28 - Réapparition de la Bête*
- 29 - Le meneur de loups*
- 30 - Bal de l'agneau*

PROLOGUE

(Hurlements du loup)

(Flashes sur installation plateau : l'épouvantail, les râteliers avec armes et outils, table et rondins, têtes de rechange).

Prologue : Rassurez-vous, nous ne vous racontons pas cette histoire pour vous faire peur. Elle remonte à Louis XV, pensez. Pourtant par bien des côtés, elle est devenue une histoire fantastique. Imaginez, entre les hauts murs de cette place un loup, la gueule ouverte. Pas de frissons mesdames, vous ne le verrez que très peu. On fait le noir. *(Noir)*. Et dans la nuit qui nous cache les choses, le loup grandit, devient diable, écoutez-le marcher. Attention il attaque ! *(Lumière)*.

Vous voyez, c'est facile le fantastique. Là où il est plus subtil c'est lorsqu'on se demande si c'est vraiment un loup qui nous fait peur. Si ça n'est pas n'importe lequel de ceux-là, celui-là par exemple *(Eclairage sur Chastel)* parce qu'il a quelque chose d'étranger, vous avez vu ses anneaux ? *(Chastel hausse les épaules et s'éloigne)*. Peut-être fait-il tout le mal qu'on lui attribue. Peut-être moi aussi, sur un coup de désir ou de colère, je peux laisser gicler mon mal comme une sueur. La Bête en moi n'est peut-être qu'endormie.

Çà c'est une façon de vous raconter l'histoire, mais il y en a une autre. Nous sommes sous Louis XV et nous avons une mère-grand là-bas très loin, à Versailles, qui prend soin de nous parce que nous ne sommes dans nos campagnes que des enfants méfiants, naïfs, incapables de nous conduire tout seuls. Il ne faut surtout pas imaginer que sous sa coiffe de dévouement politique, les dents de notre grand-mère ont poussé. Nous verrons.

Passons donc à deux pas d'ici, dans la province de Gévaudan, pays de braconnage puisque la chasse est aux seigneurs. Connaissez-vous plus galéjeur qu'un chasseur même quand il ne revient pas bredouille ? Les trois coups ? *(Coup de feu)*. Tué. *(Coup de feu)*. Tué. *(Coup d'outils des paysans)*.

1 - PARADE DES BRACONNIERS

Un braconnier (Braco.2) tire deux coups de feu. Les manches d'outils frappent une fois le plateau. Les paysans frapperont de leurs outils pour ponctuer l'enchère. Lumière : les deux braconniers).

- Braco.1 – Oh le tueur de vache !
Braco.2 – Eh chasseur de jupons, déjà sauté du lit ?
Braco.1 – Pas la peine de cacher ton fusil, j't'ai vu, t'es cuit.
Braco.2 – T'as meilleure vue que l'garde Borgniot qu'est toujours sur mes traces.
Braco.1 – Pourquoi tirer en l'air ? Tu gâches ta poudre.
Braco.2 – On me donnera bientôt tout l'argent que je veux pour en avoir d'autre, et de la poudre des Princes, mon vieux !
Braco.1 – T'as tué un loup ?
Braco.2 – Raide. Une louve, les paroisses paient double pour ça.
Braco.1 – Alors à moi, qu'est-ce qu'ils me donneront ! La mienne est une sacrée pièce !
Braco.2 – Ne me dis pas que tu as vidé une carne toi aussi.
Braco.1 – Dans le bois des Oubrets.
Braco.2 – Moi c'est vers Valadou.
Braco.1 – *(Au public)* Le soir tombait.
Braco.2 – Moi le matin allait se lever, j'allais devoir abandonner la piste.
Braco.1 – J'étais allé au bourg rendre un petit service à mes cousins.
Braco.2 – Moi je guettais.
Braco.1 – Tu connais mes cousins, ils ont voulu que je mange avant de reprendre la route.
Braco.2 – Je guettais toujours.
Braco.1 – Un de ces gueuletons, mon vieux !
Braco.2 – Et cette bon dieu de saloperie de jour qui commençait à se lever.
Braco.1 – Dans le bois, à la Croix de Fer, juste avant le col, un loup se met à me suivre.
Braco.2 – J'étais à un détroit et je le vois qui arrive.
Braco.1 – Je ne me retourne pas. je le sens qui approche.
Braco.2 – A combien qu'il était ?
Braco.1 – Moins de cent pas, tu te rends compte ?
Braco.2 – Eh ben moi, jusqu'à vingt pas, j'l'ai laissé venir, comme ça j'étais sûr de ne pas le rater.
Braco.1 – Je me précipite dans un fourré comme si j'allais baisser culotte *(Il mime et vise Braco.2)*.
Braco.2 – Le miens s'arrête. Il m'a vu.
Braco.1 – Ni une ni deux, il me saute dessus.
Braco.2 – Je tire.
Braco.1 – Pan dans l'œil ! Il tombe net.
Braco.2 – Le mien se relève. Je l'ai fini au couteau. *(Rire des braconniers)*.
Braco.1 – Le jour pouvait se lever, la braconne était terminée ! Ah quelle bête ! Elle giclait des crocs comme mon pouce, vieux.
Braco.2 – Moi dans sa gueule ouverte, mes deux poings je pouvais les faire danser.

- Braco.1 – J'en finissais pas de la tirer hors du fourré. Elle était longue d'au moins cinq pieds.
- Braco.2 – Moi sans la queue pas loin de sept.
- Braco.1 – T'inventes.
- Braco.2 – Et les pattes, hein ? Quand je les ai vues toutes raides, elles traversaient la route. (*Rire des paysans*).
- Braco.1 – Je ne sais pas ce qu'ils ont cette année, mais celle-là grosse comme une génisse qu'elle était.
- Braco.2 – Ça fera une fière peau pour tes cousins.
- Braco.1 – T'as rapporté la tienne ?
- Braco.2 – J'l'ai finie au couteau j'te dis.
- Braco.1 – Ben t'as la tête pour ta paroisse.
- Braco.2 – Ça rapporte pas autant.
- Braco.1 – Le Chastel, lui, ça lui fait jusqu'à quatre peaux par nuit. Il doit piéger.
- Braco.2 – Penses-tu c'est un meneux d'loups. Rien qu'en y pensant très fort, il les fait venir là où il veut et il les tire. Il raflerait toutes les primes s'il voulait.
- Braco.1 – (*Clémence l'aubergiste vient attendre avec une cruche à chaque main*). Eh qui paie la piquette ? J'ai pas fini de te raconter.
- Braco.2 – Part à deux, moi j't'ai pas tout dit.
- Braco.1 – Ma bête, des tisons dans les yeux, tu me croiras si tu veux, un vrai feu d'enfer.
- Braco.2 – Moi dans ses poils, sur sa poitrine, une grande marque, tu vois, comme une fourche à trois dents.

2 - L'ENTERREMENT REFUSE (1^{ère} partie)

Une chaise à l'avant-scène en prie-Dieu.

- Curé – Aux enchères, aux enchères ! C'est à qui se fera valoir ! (*Il s'agenouille*). Ici pourtant d'habitude on se tait. Le vent de Dieu éparpille les paroles, alors on voit les choses, juste. Mais quand ils sont là bouche à bouche, au cabaret, au bord de l'âtre, à confesse même, ils se mettent à rêver tout haut. (*Geste à la tête*). La pharamine les prend, Seigneur. Oui, quand ils sont à l'abri du vent, la pharamine les prend.
- Jeanne Fauveau – (*Restant à distance*) M. le Curé ! M. le Curé ! (*Il la regarde, elle crie comme un sourd*) Vous m'entendez ?
- Curé – Jeanne Fauveau, vous êtes ici dans la demeure de Dieu, parlez plus bas s'il vous plait.
- Jeanne – Il faut que vous veniez, c'est un démon, monsieur le Curé, il faut que vous fassiez quelque chose. (*Court silence, puis l'aveu*). Y a p'têt plus rien à faire.
- Curé – Je vous ai déjà dit que vous élevez mal votre fille. S'il lui est arrivé quoique ce soit, ne vous en prenez qu'à vous même et au mauvais exemple que vous lui avez donné. Grâce à Dieu (*Il s'agenouille*) le moment est venu de vous en repentir.
- Jeanne – (*Rageusement*) Dieu merci, il ne s'agit pas de ma fille !
- Curé – Alors que le respect de cette maison vous aide à retrouver le calme. Dites-moi ce qui s'est passé.

- Jeanne – C'est pour Jeanne Boulet que je suis venue.
- Curé – Votre filleule ? Dieu a frappé une innocente pour mieux vous confondre. A elle aussi vous avez donné le mauvais exemple. Depuis que son père est veuf, vos visites chez lui sont commentées par tous et c'est une triste chose, Jeanne Fauveau, qu'une commère oublie ses devoirs jusqu'à pécher avec le père de sa filleule. Qu'est-il arrivé à Jeanne ?
- Jeanne – Elle revenait du pâturage, hier soir. Elle suivait assez loin derrière ses bestiaux et une bête... on ne sait pas quoi... (*Brusques sanglots*) Pardonnez-moi, monsieur le Curé, si c'est de ma faute.
- Curé – Continuez, cela fait partie de votre pénitence.
- Jeanne – La bête lui a sauté dessus. Fasse Dieu qu'elle soit morte avant que la bête ne la dévore et la déchire avec ses griffes comme elle l'a fait.
- Curé – En partie dévorée, dites-vous ?
- Jeanne – Vous la verrez. Ce qui fait peine c'est de la voir. Boulet a perdu comme nous autres beaucoup de petits, mais Jeanne, à bientôt quatorze ans, la retrouver comme ça. Je ne suis peut-être pas une bonne commère, M. le Curé, mais la petite c'est comme ma fille.
- Curé – Dieu préférerait que vous vous occupiez de la votre. On a vu cette bête, comme vous dites ?
- Jeanne – Non.
- Curé – La petite n'avait pas de chiens pour serrer le bestiau ?
- Jeanne – (*Hésitant*) Non.
- Curé – Et le père ? (*Silence*) Parti à la braconne, hein ? Avec ses chiens, et la petite exposée aux loups ?
- Jeanne – Ce n'est pas un loup qui a fait cette abomination, M. le Curé.
- Curé – Ça ne peut être rien d'autre, ma fille.
- Jeanne – Ils attaquent quand la neige les force ! Et ils sont trop poltrons. J'ai été suivie par un loup au bois des Choisinets. J'ai frappé deux bâtons, l'un contre l'autre, le maudit bestiau ne s'est jamais approché.
- Curé – Moi aussi je les connais bien.
- Jeanne – Ils n'ont rien emporté de Jeanne ! (*Baissant les yeux*) Du moins, je ne crois pas. Je n'ose pas le dire M. le Curé, mais ici on est protégé, je ne serais pas étonnée, et Boulet non plus, que ce soit le diable qui ait fait cette abomination. Mais il ne faut pas que vous en vouliez à ma filleule, on fera tout ce qu'il faudra !
- Curé – N'ajoutez pas à votre débauche le péché d'orgueil ! Vous croyez que le diable va se déranger pour une pauvre fille comme vous ?
- Jeanne – Puisque le bon dieu prend la peine de voir ce que je fais.
- Curé – Vous êtes hors de vous, ma fille. Quand vous serez de sang frais vous vous repentirez de ce blasphème.
- Jeanne – Et ce n'est pas la première fois. La fille de Lorcières qui lavait son linge au ruisseau, personne ne l'a retrouvée.
- Curé – (*Doigt tendu vers Jeanne*). Ta fille de Lorcières est descendue à la ville, c'est là qu'elle s'est perdue.
- Jeanne – Voyez le corps de Jeanne. Un loup peut pas faire ça.
- Curé – Allons.

3 - L'ENTERREMENT REFUSE (2^{ème} partie)

Jeanne et le curé gagnent la table où entrent le roulier et le père Boulet. Le corps est enveloppé d'un drap. Boulet cherche une pièce, Le roulier la lui donne. Boulet la donne au curé.

- Boulet – Pour ce que vous aurez à mettre en terre chrétienne, M. le Curé. *(Le curé empoche la pièce, s'approche du corps, soulève le drap. Arrêt).*
- Roulier – C'est ce que la bête a fait. *(Silence. Le curé repose le drap, va à Boulet et lui rend la pièce).*
- Curé – Je ne peux pas l'enterrer. *(Silence).* Je célébrerai comme tous les ans à la St Charles la messe pour les âmes errantes, Boulet. Ce jour-là, par la volonté de Dieu, ce sera pour elle aussi. Retire-là d'ici.
- Boulet – Pas de cimetière ? Mais c'est Jeanne qui est là !
- Curé – Ce qui n'a pas figure humaine ne peut reposer en terre bénie. Tu me vois enterrer la jambe d'un soldat ?
- Boulet – Mais le carrier de Liconis qui était tout écrabouillé ?
- Jeanne – Nous la mettrons derrière ton clos, Boulet.
- Boulet – Vous bénissez les molles où y en a qui s'enlisent. Vous bénirez mon clos hein ?
- Curé – Pourquoi te tourmenter ? Jeanne renaîtra au dernier jour et Dieu, lui, saura si elle est des siens. Mais, moi, pauvre ignorant, je ne peux rien. Ne la laisse pas ici. *(Il se détourne).*
- Jeanne – Le diable rira bien, M. le Curé, quand il saura que vous ne pouvez rien faire.
- Curé – Puisses-tu comprendre la leçon que Dieu te donne, ma fille. *(Il s'éloigne).*
- Jeanne – *(Au roulier)* Tu vois le curé a bien su que la bête n'était pas naturelle.
- Roulier – *(A Boulet)* Je te donne le drap, tu me laisseras celui que tu avais gardé pour toi. Garde-toi la pièce aussi. Tu feras dire une autre messe.

4 - DEPART DU ROULIER

Le curé est revenu à la chaise et s'est agenouillé.

- Curé – Pardonne, mon Dieu, à ton faible pasteur qui ne sait garder ton troupeau. J'irai à Mende, voir Monseigneur. *(Il sort avec la chaise).*

(Pendant que Boulet emporte le corps pour l'enterrer dans son clos, le roulier prend ses sabots).

- Jeanne – Où vas-tu ?
- Roulier – Quand je vends mon bois, je cause avec ceux de la ville *(Il vérifie sa bourse).* Je connais quelqu'un qui me dira ce qu'il faut faire.
- Jeanne – A la ville ? Ça m'étonnerait.
- Roulier – Le type que je te dis, il s'appelle Labarthe. Il a fait pousser du blé où il y en avait jamais eu.
- Jeanne – Moi je serais toi, j'irais pas là-bas.
- Roulier – Pourquoi ?

- Jeanne – Ils vont faire des racontars.
Roulier – Ce type-là ne nous fera pas de mal. Il est moqueur mais pas avec moi. (*Il met sa cape*). Il a trouvé dans un trou du Causse, tu sais la grotte qu'on dit qu'l'enfer est au fond, il y est descendu avec des gens de Marseille, il y a trouvé des os comme ça (*Mime*) : pilés, en poudre, ça sur le terrain, tu aurais vu les blés !
- Jeanne – Un rebouteux pour les blés c'est pas un enchanteux de bêtes.
Roulier – Qu'est-ce t'en sais ? (*Il met son chapeau*).
Jeanne – Moi j'aurais pas besoin d'aller si loin. J'irai voir Chastel, le sabotier du Mont Mouchet.
Roulier – Prends garde, Jeanne, il a déjà levé le mauvais œil sur ta fille. (*Il prend son fouet*).
Jeanne – A moi, il ne me fera rien.
Roulier – Où elle est ta fille ?
Jeanne – Faut bien qu'elle ramasse du bois pour la veillée de ce soir. On fait la veillée pour Jeanne, non ?
Roulier – Tu l'as laissé aller toute seule ? T'es guère prudente.
Jeanne – Plus tu vas à la ville, roulier, plus y a des choses d'ici qui t'échappent.
Roulier – Que la foutue bête se tienne tranquille jusqu'à mon retour et tu verras ! (*Il fait claquer son fouet*).

Noir

(Une voix de garçon et une voix de fille : comptine des demandes de secours).

Quand on n'sait pas c'qu'il faut faire
 On demande à qui on peut
 Ou l'secours est sur ma terre
 Ou il est au feu de Dieu
 Dis papa dis maman où je trouverai
 Dis papa dis maman c'qui m'protègerait

5 - LA PERRUQUE DE M. LABARTHE

Chez Labarthe - Une cage à oiseaux

- Labarthe – (*Au roulier*) Je ne puis vous entendre si je n'ai ma perruque. (*Appelant*) Jasmin !
(*Au roulier*) Vous ne sentez pas ce froid ? (*Appelant*) Ma perruque, Jasmin !
- Jasmin – Monsieur, je l'avais pommadée, elle était sur la tête de bois.
Labarthe – Vous voyez qu'elle n'est pas sur la mienne.
Justine – Si c'est votre perruque que vous cherchez, oh quel malheur !
Labarthe – Eh bien quoi ?
Justine – Un de ces gros mâtins, monsieur, tout ébouriffé qu'on dirait un loup, je l'ai vu là, tout à l'heure dans l'allée, qui dévorait votre perruque et la secouait dans tous les sens.
Labarthe – Roulier, les bêtes se révoltent contre leur maître dans la création. En pleine ville, un fauve attaque ma perruque et par chez vous votre filleule disiez-vous ? Qu'on fasse venir le perruquier. (*Cuisinière et Jasmin sortent*).

- Roulier – J'en ai appris d'autres en venant ici, M. Labarthe. Une fille de Julianges, elle descendait sur Le Villard.
- Labarthe – Qu'allait-elle faire au Villard ?
- Roulier – Chercher de la présure.
- Labarthe – Il n'y en a donc pas à Julianges ?
- Roulier – Pas de la si bonne.
- Labarthe – Et alors ?
- Roulier – La Bête n'en a laissé que les bras et les jambes.
- Labarthe – Voilà ce que c'est que de voyager. Bientôt les gens vont se terrer et le plus bel effet de tout ceci est que je n'aurai plus rien pour me protéger du froid. Vous même, vous me laisserez sans bois.
- Roulier – M. Labarthe, je n'ai pas peur de cette foutue bête, moi.
- Labarthe – Vous verrez que vos gens n'iront plus en forêt et que les bûches seront hors de prix. Ah votre loup en fait de belles ! D'autant plus que personne ne l'a jamais vu, ce qui s'appelle "vu". Quand on m'apporte des nouvelles, je vois la taille de l'animal grandir ou s'abaisser, ses pattes s'allonger, ses griffes et ses dents se multiplier, à croire, sauf mon respect, qu'il mord avec le trou du cul. L'homme est né menteur, monsieur, pour sa distraction. Vous allez voir. (*Entre le perruquier*). Monsieur, je vous ai fait venir pour une nouvelle de la plus haute importance.
- Perruquier – Je suis tout à votre service.
- Labarthe – La Bête qui a commis quelques menus crimes dans tout le Gévaudan est descendue dans cette ville. Vous êtes venu à pied ?
- Perruquier – (*Tremblant*) Etant votre voisin...
- Labarthe – Prenez garde en rentrant chez vous, elle était ici à l'instant.
- Perruquier – Avez-vous prévenu le syndic ?
- Labarthe – Monsieur, j'ai d'abord écouté mon humanité. C'est vous qui êtes menacé.
- Perruquier – Moi ? Pourquoi moi ?
- Labarthe – Elle a déchiré, sous mes yeux, sans rien faire à mes gens, la perruque que vous m'aviez faite.
- Perruquier – Cette bête est folle.
- Labarthe – Et je sais par d'autres nouvelles qu'elle ne s'amuse plus qu'aux perruques. Elle va courir chez vous si ce n'est déjà fait.
- Perruquier – Ma femme et mes enfants !
- Labarthe – Qu'ils ne s'avisent pas de défendre la marchandise.
- Perruquier – J'y cours.
- Labarthe – (*Se reprenant*) Au fait, j'y pense, il y a de l'or à gagner.
- Perruquier – (*Revenant*) Que dites-vous ?
- Labarthe – Allez, pensez à vos enfants.
- Perruquier – Comment voulez-vous que je gagne quoi que ce soit si je dois fermer ma boutique ?
- Labarthe – Courez, monsieur, votre femme en péril...
- Perruquier – Dites-moi, M. Labarthe, quelle était votre idée ?
- Labarthe – Fermez votre boutique. Courez chez le syndic et exposez-lui la situation.
- a) La Bête a un goût forcené pour les perruques ; elle a même dévoré la mienne qui était pleine de lentes et qui va la faire se gratter à mort.
- b) Si ce goût est passager, elle recommencera à tuer.
- c) Il faut donc auparavant la capturer, or a) la Bête a un goût forcené pour les perruques.
- Perruquier – Je ne comprends toujours pas.
- Labarthe – Proposez au syndic d'établir un affût autour du lieu où sera la Bête. Les meilleurs chasseurs étant prêts à tirer, que manque-t-il ?

- Perruquier – L'appât pour faire sortir la bête.
 Labarthe – Et quel appât, monsieur l'artiste ?
 Perruquier – Mes perruques ! Des centaines et centaines de perruques autour de la ville !
 Seigneur! Je n'en n'ai pas assez en magasin !
 Labarthe – Toutes les honnêtes personnes de cette ville vous prêteront les leurs.
 Perruquier – Non, non, ma famille et moi allons nous mettre au travail tout de suite.
 Jasmin – Monsieur ! Monsieur ! On a dit sur le mail...
 Labarthe – Attendez, perruquier, ceci peut tout changer.
 Jasmin – A Ferluguet, une petite Delphine Courtiol, qui allait dans son jardin cueillir des
 herbes pour faire la soupe. La Bête l'a égorgée.
 Labarthe – Quand cela ?
 Jasmin – Ce matin. Elle lui a fait une ouverture aux mamelles et lui a dévoré la face.
 Labarthe – Merci Jasmin. La bête de ma perruque ne devait être qu'un mâtin.
 Perruquier – Je vous livrerai la votre au plus tôt. (*Il sort*).
 Labarthe – Cet animal n'a de l'esprit qu'aux doigts
 Roulier – Mais la Bête, M. Labarthe. Si vous ne vous moquez pas de moi, vous devez
 savoir ce qu'il faut faire.
 Labarthe – Comment en saurais-je plus que vous ? Je n'ai pas double vue.
 Roulier – Vous avez fait pousser avec des os du blé qu'on m'a montré.
 Labarthe – J'ai aussi ruiné d'autres terres, par maladresse non par magie.
 Roulier – Je sais moi que ce n'est pas un loup qui dévore nos bergers.
 Labarthe – Vous avez vu ce qu'on fait d'un perruquier quand le gain le chatouille ?
 Pourquoi un loup ne changerait-il pas lui aussi ? Ce sont des accidents, roulier,
 dont il faut prendre son parti.
 Roulier – Faut que nous nous défendions.
 Labarthe – Sortez armés. (*Rire triste*). A force de tirer dans l'ombre, vous ferez vous-même
 l'ouvrage de vos couards de loups, qui ont toute mon estime.
 Roulier – C'est de la sale bête, voilà ce que c'est !
 Labarthe – Ils ont toujours mangé les traîne-la-patte, les épuisés, tout ce qui est à charge
 aux autres. Ils nettoient. Qui le ferait à leur place ?
 Roulier – Ça ne peut pas être la volonté de Dieu.
 Labarthe – Mais c'est l'ordre de la nature.

6 - LETTRE A LA FEMME SAVANTE

Femme savante qui lit une lettre :

" Le crime, fût-ce celui d'un fauve, cherche naturellement les ténèbres et il est naturel qu'il n'ait point trouvé de retraite plus sûre que ces rochers escarpés du Gévaudan que la Création semble n'avoir pas faits pour des personnes raisonnables. Songez qu'il ne s'y trouve que des hommes qui, parce qu'étant séparés de toute sorte de société et de politesse, n'ont que des exemples de malice et de grossièreté et n'en ont aucun de douceur et de modération. Ainsi on peut dire qu'ils ne sont malheureux que par ignorance et méchants que par simplicité".
 (*Repliant la lettre*). On n'écrit bien cela que de Paris.

7 - LES CONSEILS DE CHASTEL

La hutte de Jean Chastel

- Jeanne Fauveau – (*Un couteau à la main*) Oh sabotier ! (*Quelques abois de chien se transformant soudain en plaintes sous les coups*). Je sais que tu es derrière ta hutte, Chastel, je t'ai vu remonter, je t'ai suivi !
- Voix de Chastel – Tu n'as rien à faire ici, Jeanne Fauveau, retourne au village !
- Jeanne – Je t'ai rendu service, sabotier ! Je t'ai tenu ton étal pendant que t'allais pécher au cabaret ! Ma fille t'a trouvé les herbes que tu lui avais demandées !
- Voix Ch. – Fous le camp, je te dis, ou je lâche ma chienne !
- Jeanne – Je n'ai pas eu peur de la Bête sur ton maudit chemin de chèvres, ce n'est pas pour fuir devant ta chienne. Pourquoi tu l'as battue quand j'ai appelé ? Fallait la lâcher tout de suite.
- Chastel – (*Apparaissant*) Tu peux remettre ton couteau dans ta manche. (*Elle hésite*). N'aie pas peur de ma chienne, elle est malade. (*Jeanne range son couteau et se laisse tomber, les jambes fauchées sur un rondin*).
- Jeanne – Je suis venue te demander quelque chose pour nous protéger Boulet et moi. Tu sais ce qui est arrivé à sa fille, et bien d'autres encore.
- Chastel – Toi aussi tu vas te coller la jupe aux fesses à force de faire sous toi ?
- Jeanne – Non, c'est de te voir, tout à coup, là, ça m'a coupé les jambes. Pas que la peur me reprend, mais j'ai plus de forces.
- Chastel – Qu'est-ce qu'elle a encore fait votre bête ?
- Jeanne – Une fille de La Soucheyre. Quinze ans à la Pentecôte. On a trouvé son devantier tout déchiré et son jupon, plus loin, trempé de sang. Et puis plus loin encore, là où il y avait une place de bruyère, enterrée qu'elle était. Enterrée, tu entends ? On l'a sortie de là. Elle était guère plus belle à voir que ma Jeanne.
- Chastel – Parce que tu y as couru voir ?
- Jeanne – La cuisse rongée (*Montrant sa hanche*) jusque là et le ventre en bouillie plein de traces d'ongles.
- Chastel – C'est un fort loup.
- Jeanne – Un loup ça n'enterre pas !
- Chastel – Les chiens le font bien.
- Jeanne – Un chien c'est pas un loup !
- Chastel – Ah ! Vous savez rien de rien ! Un loup ça ne mange pas tout, ça enterre et ça vient rechercher la charogne, après c'est meilleurs.
- Jeanne – Pourquoi est-ce qu'il tue nos filles et pas nos bestiaux ?
- Chastel – Si c'était le diable, il s'attaquerait à ton curé, en pleine messe, et crois-moi, ça ferait un beau sabbat !
- Jeanne – Le sabotier reconnaît le diable à son pied fourchu.
- Chastel – C'est un loup, je te dis ! Ils ont toujours attaquer par surprise !
- Jeanne – Je sais que tu as double vue. Tu dois avoir quelque chose pour nous protéger.
- Chastel – Quand ça bouge, crie "Au loup" ! Et les autres accourent, à moins qu'ils ne se terrent jusqu'à ce qu'ils ne t'entendent plus crier.
- Jeanne – Tu vas nous le tuer, hein Chastel ? Tu es le meilleurs fusil de par ici. Il va sûrement y avoir des primes plus fortes pour ça.
- Chastel – Je ne chasse plus. J'ai eu trop d'ennuis avec le Borgniot et ma chienne est malade.

- Jeanne – La Jeanne est dans le clos de son père. Donne-moi quelque chose pour que la Bête ne revienne pas la chercher. Boulet devient fou. Il fait la sentinelle toutes les nuits !
- Chastel – Les loups et vous c'est même espèce, il est temps que l'une mange l'autre.
- Jeanne – *(Se levant)* Prends garde, Jean Chastel, on parle aussi de toi au village. On pourrait bien un jour brûler ton bois et ta hutte.
- Chastel – Le bois vous appartient, et moi je serai loin.
- Jeanne – Souviens-toi à Marvejols, la famille de meneurs de loups qui dévalisait les diligences sous la menace de leurs bêtes. Le père et la mère, pendus en place publique. Le fils envoyé aux galères. Tu les connais les galères, hein, Jean Chastel ?
- Chastel – *(Allant pour sortir)* Tu vas décamper d'ici.
- Jeanne – *(Elle s'accroche à lui)* Boulet et moi on ne t'a rien fait. Je n'ai rien dit quand ma fille est venue te retrouver !
- Chastel – *(S'en débarrassant et sortant)* Fout le camp ou je tire !
- Jeanne – *(Cri)* Tu veux tous nous voir dévorés par tes bêtes hein ?
- Voix Chast. – Ma chienne est malade, je te dis ! *(Jeanne Fauveau disparaît. Apparaît sa fille).*
- Chastel – *(Revenant avec son fusil)* C'est toi ?
- Fille Fauveau – La bête aurait pu suivre ma mère sans qu'elle s'en aperçoive. C'est ce que j'ai fait. Tu vas ma tirer dessus à moi aussi ?
- Chastel – *(Posant son fusil)* Qu'est-ce que tu veux ? tu es folle d'être venue.
- Fille Fauv. – Pour ce qu'en disent les autres ?
- Chastel – Guère prudent que tu t'aventures dans le bois.
- Fille Fauv. – C'est à toi que je suis venue dire d'être prudent. Tu sais ce qui s'est passé ?
- Chastel – La fille de La Soucheyre ? Ta mère m'a raconté.
- Fille Fauv. – Elle ne t'a pas parlé des deux femmes de Saugues ?
- Chastel – Je me fous de Saugues et de ses bonnes femmes !
- Fille Fauv. – Elle devait avoir cette idée-là constamment dans sa tête mais elle n'a rien voulu t'en dire. Tout ce qu'elle voulait c'était une amulette pour son Boulet et quelque chose pour l'âme errante de Jeanne.
- Chastel – Qu'est-ce qui s'est passé à Saugues ?
- Fille Fauv. – Deux bonnes femmes du hameau, sur le même cheval. Un homme les a rejoint qui leur a demandé si elles ne voulaient pas qu'il les aide à traverser le bois Favart. Il était velu comme toi *(Elle le caresse)*, une mâchoire si forte qu'on l'aurait crue attachée à sa poitrine comme la tienne sous ta bouche, et là, tout ce poil qui se hérissé comme maintenant quand tu te sens menacé. *(Il la rejette)*. L'une d'elles a dit qu'il avait d'énormes mains brûlantes ! Des pattes à Chastel je dirais, moi.
- Chastel – Qu'est-ce que j'irais faire à Saugues ? C'est au diable ! Elles ont rencontré le loup ?
- Fille Fauv. – Non, elles sont rentrées chez elles. Mais on a vu le loup dans le bois Favart.
- Chastel – Bientôt tout le monde aura peur de son ombre.
- Fille Fauv. – Ta chienne est vraiment malade ?
- Chastel – Je vais devoir la tuer.
- Fille Fauv. – C'est la grande rousse ?
- Chastel – Pourquoi t'as les yeux mâchés ? Tu ne dors pas ?
- Fille Fauv. – Cette histoire çà me remue les sangs. *(Soudain)* Pourquoi est-ce qu'elle ne s'attaque qu'aux filles, jamais à un homme ?
- Chastel – Parce qu'elle sait ce qu'elle fait.
- Fille Fauv. – Même à un vieux qui est plus faible qu'une femme ?
- Chastel – Parce qu'il n'en reste que la carcasse.
- Fille Fauv. – Ce qu'elle aime c'est les parties molles.

- Chastel – Les cuisses, les mamelles, comme les loups.
 Fille Fauv. – Le ventre aussi.
 Chastel – La tripe, comme nous faisons avec nos porcs.
 Fille Fauv. – Elle suce le sang. La Jeanne était vidée. As-tu vu une bête d'ici sucer le sang ?
 Chastel – Les chiens le lèchent.
 Fille Fauv. – Et ses coups de dents, Chastel, je l'ai vu sur Jeanne, de vrais coups de rasoir !
 Chastel – *(Il la prend dans ses bras)* La pharamine te prend, gamine. Là, là. Quand j'étais petit, ma mère m'avait pendu au cou une dent de loup au bout d'un cordon. Comme çà, je m'en frottai les gencives. Il paraît que les dents poussent plus fortes. De bonnes dents de loup, gamine, il ne faut pas chercher autre chose. *(Il la regarde)* Rentre chez toi, garde le chaud, mets un brin de romarin dans la paille de ton lit ou demande à ta mère : comme ceux des villes, une bonne saignée. Et ne pense pas au loup. Un de ces jours, je prendrai mon fusil et je vous en débarrasserai. *(La quittant)* Va.
 Fille Fauv. – Ma mère dit que tu peux te changer en loup.
 Chastel – Ta mère ne dit pas çà, c'est toi qui le pense et tu es folle.
 Fille Fauv. – Mais ma mère dit que les loups t'obéissent et que les chiens qui sont dans ta hutte ne sont pas de vrais chiens.
 Chastel – Je tuerai la carne, je te dis ! Moi seul ici en suis capable ! *(Retombant)* Quand je voudrais. Pas avant. *(Silence)*.
 Fille Fauv. – Quand est-ce que tu voudras pour moi ?
 Chastel – Va-t-en.
 Fille Fauv. – Tu m'as dit qu'un jour tu voudrais.
 Chastel – Pas toi. Pas comme les garces d'en bas.
 Fille Fauv. – Pas encore rajustées elles dévalent de ton bois.
 Chastel – Je ne les ai pas touchées.
 Fille Fauv. – *(Cri)* Je sais que tu ne les touches pas !
 Chastel – Bon dieu rentre chez toi !
 Fille Fauv. – La Bête mange aussi la pudeur des gens, Chastel. Penses-y. *(Elle sort de la hutte. Un long hurlement, mi-chien, mi-loup)*.
 Chastel – *(Exaspéré)* Tais-toi ! Couché ! *(Il gagne le fond de la scène, près de la tête de la Bête)*

Noir

Chanson à trois voix de garçons

Ne craignez pas d'être mangés
 Sortez armés
 Un petit couteau ne doit faire défaut à personne
 Ne craignez rien et appelez
 A votre secours peut-être on viendra
 A la ville et dans les bois
 C'est le conseil que l'on vous donne
 Surtout surtout ne rêvez pas
 Du romarin dans votre lit
 Et bonne nuit.

8 - LE DEJEUNER DE MONSEIGNEUR

Chez l'évêque de Mende. Le petit déjeuner, copieux servi par deux religieuses

- Secrétaire – Le déjeuner de Monseigneur !
- Evêque – *(Au curé)* Non, vous ne me dérangez pas. L'heure de mon repas est aussi consacrée à Dieu. Mais que vous soyez ici à cette heure, vous avez voyagé de nuit ?
- Curé – Depuis hier soir, je suis en ville. Les sœurs m'ont accueilli. J'ai voyagé avec un colporteur dont ce sera sans doute le dernier trajet ; il meurt de peur et cherche un emploi.
- Evêque – Rien de ce qui touche mon troupeau ne m'est étranger, je fais tenir à jour le registre de ces étranges accidents, mais vos brebis s'en inquiètent, dites-vous ?
- Curé – J'ai déjà dû refuser deux enterrements, Monseigneur.
- Evêque – Rappelez-moi le second. Mon secrétaire a reçu votre longue missive concernant le premier. *(Au secrétaire)* Ma mémoire ne me trompe pas, n'est-ce pas ?
- Secrét. – Comment le pourrait-elle, Monseigneur ?
- Evêque – *(Au curé)* Et parlez librement. Le Seigneur m'a doté d'un appétit qui ne craint pas les méchantes histoires.
- Curé – Qu'il en soit loué.
- Evêque – *(Au secrétaire)* Vous, mon fils, prenez note.
- Curé – Il s'agit de Jeanne Tanavelle de Gizerac, 25 ans à la St Grégoire.
- Evêque – Un peu plus âgée que les autres victimes, si je ne me trompe ?
- Curé – En effet Monseigneur. Elle était à Jullianges pour y ourdir une pièce de drap. Elle avait voulu terminer son travail et ça l'avait retardée.
- Evêque – Que ne restent-ils chez eux ! Enfin ! L'hiver mettra fin à tout cela.
- Curé – Elle a été attaquée près de son village. Elle a dû longtemps se défendre à l'aide d'un mauvais couteau, quand on l'a retrouvée, elle le tenait encore en main.
- Evêque – Un couteau ? Vous me dites que cette femme était armée ?
- Curé – La peur commence à être telle dans la région, Monseigneur...
- Evêque – Mais c'est une très grande occasion de pécher ! Vous devriez y veiller. S'ils avaient foi en Dieu, ils diraient leur chapelet en route, cela les protégerait mieux. Cette femme a dû exciter son agresseur, pousser des cris, que sais-je ?
- Curé – Quand on a retrouvé son corps, sauf votre respect, Monseigneur, les mamelles étaient dévorées jusqu'à la ceinture.
- Evêque – *(Au secrétaire)* Notez.
- Curé – Sa chair et son linge étaient tant mis en pièces qu'ils furent obligés de l'ensevelir telle qu'elle était, sans la dépouiller.
- Secrét. – C'est une abomination.
- Evêque – *(Au curé)* Voilà une leçon de Dieu, monsieur. Plus de couteau. Encouragez-les, lisez-leur la parfaite mort de nos premiers martyrs. Il n'entraient quand même pas dans l'arène bardés comme des gladiateurs !
- Curé – Quelque chose me trouble, Monseigneur.
- Evêque – Vous, serviteur de Dieu ?
- Curé – Je ne suis qu'un ignorant, Monseigneur, mais comment ne pas croire en ce que j'ai vu et entendu ?
- Evêque – *(Au secrétaire)* Ne notez plus, mon fils. *(Au curé)* Parlez.
- Curé – Le lendemain soir, la Bête est revenue. Sans doute pour achever son repas.
- Evêque – Ce sont les mœurs de ces animaux-là.

- Curé – On avait tout enlevé. Toute la nuit elle a rôdé autour du village. Elle poussait des hurlements effroyables. On aurait dit la fureur d'un homme. Moi-même j'ai cru reconnaître les mots que... qu'elle prononçait.
- Evêque – Vous avez veillé toute la nuit ?
- Curé – Personne ne dormait au village. Et le lendemain, eux qui la veille me maudissaient, Dieu leur pardonne, pour avoir refusé la bénédiction, vu l'état du corps, ils sont venus me trouver et m'ont redit, mot pour mot, tout ce que j'avais entendu.
- Evêque – Mon fils, le ciel vous a envoyé une épreuve mais votre chair et les bas appétits du monde ne vous ont pas permis d'en triompher. C'est pourquoi encore maintenant vous payer votre faute. Vous étiez épuisé, tourmenté par cette hostilité soudaine de votre troupeau. Quand un homme est dans un tel état d'égarement tout lui semble réalité qui n'est que songe et tentation. (*Revenant à son repas*) Le reste en ce qui vous concerne n'est affaire que de pénitence.
- Curé – Mais ce que l'on dit, Monseigneur, et que jusqu'ici j'ai rejeté avec force !
- Evêque – En ville, nos femmes savantes délirent plus que nos paysans.
- (Paraissent les deux femmes savantes)*
- Femme 1 – Dans mon cabinet de lecture, ma bonne, nous avons toutes les nouvelles.
- Femme 2 – Nous concevons plus profond, ma bonne, M. de Buffon nous écrit !
- Femme 1 – Tous ces messieurs de l'Académie ne tirent leur science que de ce que disent les témoins et NOUS sommes les témoins (*2 coups*)
- Evêque – La vérité n'est pas à l'homme. Elle vient du ciel toute faite et dans sa perfection. Mais l'homme n'aime que sa propre image : la fiction et la fable.
- Femme 1 – La Bête qui nous occupe a la taille d'un taureau d'un an, les pattes aussi fortes que celles d'un ours et le ventre aussi long que celui d'un léopard.
- Femme 2 – Ses pattes de derrière ont des sabots et celle de devant ont des griffes.
- Femme 1 – Mais qui d'entre vous savait qu'elle avait des écailles sur le dos ?
- Femme 2 – Nous savons, nous, que sa morsure est venimeuse.
- Femme 1 – Et que son regard brûlant rend muet !
- Femme 2 – Elle fait des bonds de 28 pieds.
- Femme 1 – Qu'est-ce que cela à côté du fait qu'elle se relève en jurant quand elle a été touchée.
- Curé – Mais que faire, Monseigneur, quand je suis obligé de refuser le témoignage de mes propres sens ?
- Femme 2 – Ce n'est qu'une hyène, échappée de la foire de Beaucaire.
- Femme 1 – Ignorante ! Un lycaon, voulez-vous dire, aussi nommé Cynhyène et non hyène. Elle vient de Cafrerie où elle se roule dans le sang de ses victimes et où la nuit elle pousse des cris humains. Le courrier d'Avignon le dit.
- Evêque – Dieu a peut-être permis la venue d'un tel monstre.
- Femme 2 – Elle est venue du Metzige !
- Femme 1 – Elle est venue des Alpes ! C'est la fille d'un ours et d'une louve.
- Femme 2 – C'est un âne à museau de porc !
- Femme 1 – Un singe. Un singe énorme ! (*Elles disparaissent*).
- Evêque – Le danger : rejeter les malheurs dont nous sommes affligés sur les péchés de certaines personnes comme si les nôtres n'y avaient pas contribué. On vient de détruire l'ordre sacré des Jésuites, on les a chassés hors de France et la dissolution de leurs biens s'accompagne de l'habituel cortège des scandales et des prévarications. D'où le fléau de Dieu. (*Aux religieuses*) Vous pouvez débarrasser. (*Au curé*) Je vous donnerai quelques facilités pour les inhumations et j'adresserai moi-même des paroles bien senties à mes fidèles. Soyez

reconnaissant à Dieu. Il a fallu parfois bien des choléras pour que la Providence nous aide à arracher ne fût-ce qu'une prière au cœur endurci de nos enfants.

(On l'a habillé. En même temps qu'on le coiffe, on pose la tête de la Bête sur l'épouvantail. Grand cri. Eclairage : les paysans fuient dans la salle, l'évêque et les siens quittent le plateau).

9 - COUPLETS DE LA PEUR RACONTEE

Couplet 1

Justine – Vous ne pouvez pas savoir. Je vais vous dire ce qu'on m'a dit, mais alors là il n'y a rien de plus sûr. Au hameau des Laubies, elle est venue jusque dans le jardin d'une femme que ma cousine connaît. Elle a saisi la femme en un rien de temps. Elle lui a partagé la tête en deux comme une noisette, et elle a tout rongé. Elle a même lapé le sang. Dans son propre jardin, vous vous rendez compte ? Je ne vous raconte pas d'histoires, ma cousine a vu cette femme, enfin ce qu'il en restait. Si même chez soi on n'est plus protégé ! C'est bien simple, moi, je n'ose plus sortir. Mes gosses, je les surveille de la porte. Dès que j'entends un bruit, tous rentrés ! Et pourtant j'habite en bordure de ville. Mais je suis sûre qu'il se passe des choses qu'on ne connaît pas encore.

Fille Fauveau – On dit qu'elle coupe la gorge et qu'elle ne mange que le poumon. Ça c'est peut-être ce qu'on dit devant les enfants. Moi, on m'a raconté bien autre chose ; la petite Denty, entre ses cuisses, elle était dévorée jusque là. Le garou suce toute notre force, et moi je crois que ça doit lui en donner. Je sais bien que ceux qui meurent de la Bête ce sont les plus petits, mais je suis sûre que le garou, lui, est assez fort pour attaquer un homme à cheval et que même le cheval, il n'en ferait qu'une bouchée. On dit bien qu'il mange les moutons en l'air, droit sur ses pieds de derrière. Il n'y a que Dieu ou Chastel pour nous venir en aide.

Clémence – Il y a une de mes nièces qui a échappé à la Bête. Elle en est devenue folle. Vous la verriez à la ferme, c'est pitié. Elle regarde rien, elle mange plus. Pourtant c'est une fille bien plantée. Tous ses frères sont morts à la famine mais ça a dû lui profiter. Il lui reste plus rien dans la tête. Elle a jeté son chapelet dans le feu l'autre jour. Un de ces matins elle s'y jettera aussi. Elle allait chercher de l'eau quand elle a été attaquée. On l'a retrouvée dans le lavoir, elle était nue jusque là, pleine de coups de griffes. On a pas vu la Bête mais ça ne pouvait quand même pas être un garçon qui lui aurait fait ça. Que Dieu la reprenne près de lui, c'est tout ce qu'on peut souhaiter, et qu'il nous sauve, nous.

Couplet 2

Clémence – Vous me croirez si vous voulez : la Bête a déshabillé une fille de 17 ans. Elle l'a saccagé et lui a coupé la tête. Mais ce n'est pas tout et c'est bien ça qui prouve

que ce n'est pas un loup ; elle a recouvert le corps de ses habits, elle lui a remis la tête en place., tout ça si bien arrangé qu'on aurait cru que la pauvre chrétienne était endormie. Je ne vous raconte pas d'histoires, c'est moi qui l'ai trouvée. J'allais porter le chaudron de bouillie aux hommes sur l'aire. Elle avait dû en faire autant. Je l'ai appelée, et puis j'ai vu. La Bête lui avait même remis son bonnet sur sa tête. Elle avait le crâne comme une boule parce qu'elle avait vendu ses cheveux au marché pour avoir des mouchoirs de couleur. Faut bien leur porter la bouillie aux hommes, sinon le travail serait jamais fini. Pensez que c'aurait pu être moi que la carne aurait mis à mal.

Jeanne Fauveau – Maintenant je sais comment elle est faite. Tout ce qui se dit là où elle est passée et qu'on se raconte ici, le soir. Je n'oublie rien. Elle a une grande marque blanche en forme de cœur sur la poitrine, ça plusieurs me l'ont dit et c'est là qu'il faudrait la tuer. Elle a six griffes à chacune de ses pattes, des griffes longues comme mon doigt, vous pensez si elle peut labourer. Entre ses griffes et ses dents on est cardé comme de l'étope. Parce que ses dents, elle a une gueule énorme, plus puante encore que celle des loups, avec deux crocs très longs, ou quatre. Quand vous voyez ça dépassant de l'herbe, il ne vous reste plus qu'à dire un pater, le plus vite que vous pouvez, parce qu'à mon avis, c'est le Diable qui est là.

Marie Trancard – Je viens de le savoir, c'est tout récent. Le petit Claude Biscarrot qui gardait les bœufs pourtant pas loin de chez lui. Il rentre pas. On va au pré. Les bœufs sont tranquilles. Plus de gosse. On a retrouvé le chien assommé et une patte cassée. La Bête avait dû se retourner contre lui et l'envoyer d'un coup de tête à vingt pas de là. Remarquez qu'elle n'avait pas mordu le chien ! Mais le petit Claude... On a retrouvé dans le pré le bâton qu'il s'était amusé à écorcer. Alors toute la nuit, avec des lanternes, dans la forêt. A l'aube on a fini par retrouver ses vêtements, dans un état ! Pour les parents, c'est comme s'il était mort de maladie, ils en ont déjà tellement perdu en bas âge, y a eu la famine et puis toutes ces fièvres des gosses, bon ça c'est normal. Mais ne pas avoir de corps à déposer en terre chrétienne...

Couplet 3

Garçon réfléchi – Ma cousine épandait du fumier dans son champ. Fallait bien qu'elle fasse, son mari est mort à la Chandeleur. La Bête devait guetter mais être rudement bien cachée pour que ma cousine n'appelle pas. Elle lui a arraché une oreille et la peau de son crâne a été toute rongée en un rien de temps. Nous on a tous couru jusque là, c'était tout à côté, on était tous avec notre fumier nous aussi. Ils l'ont emmené chez les Clarisses. Ils disent qu'elle va guérir. Peut-être qu'elle aura ses 19 ans. Moi, j'ai pris ses deux mistons avec moi. Je lui avait dit de ne pas trop sortir mais on ne peut tout de même pas laisser la terre malade ! Pour une bête ! Ça c'est ce que j'ai vu. Maintenant on en dit d'autres...

Clémence – Moi, les clients le disent, elle a les pattes de devant plus basses que celle de derrière, ça lui met le cul haut comme ça. Et la queue faut voir ! D'habitude quand on arrive c'est la seule chose qu'on voit, et elle l'agite parce qu'elle s'en paie : longue comme c'est pas permis, grosse comme le bras, c'est pas une queue de loup vous pouvez m'en croire. En plus elle a les cuisses rouges et plein de poil sur le ventre. Je suis sûre qu'avec sa queue elle pourrait étrangler si elle n'avait pas avant tout le souci de manger. Tout le monde sait qu'elle est

friande du sang, des tétons et de la tête. Et il paraît qu'elle est chaude et froide à la fois comme le diable. *(Elle se signe)*.

Fille Fauveau – Bon, des gosses qui meurent, on en a toujours vu, ils sont mal nés, ils ont leurs fièvres, bon. Des filles qui meurent, on en a toujours vu, seulement elles meurent en couches. Non, c'est ce diable à poil rouge. Moi, je comprends pas, il gaspille. Nous, quand on attaque un porc, on en laisse rien que les os. Ça nous fait bien des semaines quand c'est pas des mois. Elle, elle gâche. Faut dire que c'est les gosses de la famine qu'elle prend, il doit pas rester grand chose. Vous savez ce qu'on dit le soir ? Qu'il paraît qu'elle se rend au sabbat. Ça doit être elle le bouc qu'on y embrasse sur le derrière.

Couplet 4

Marie Trancard – Moi ce qui m'effraie c'est qu'on ne la voit pas. Claude Biscarrot, un pitchoun de 9 ans, ses parents l'avaient envoyé garder les bœufs. On ne le voit pas revenir. Nous on se rend au pré, les bœufs sont toujours là, bien tranquilles. Mais l'enfant ? On le cherche. Voilà qu'on voit ses sabots sur le chemin. On a cherché toute la nuit. Le lendemain on a trouvé ses vêtements dans un champ, mais de corps pas plus que ça. Et encore quand je dis des vêtements. Faut bien garder les bestiaux pourtant ou ils s'en iraient crever dans les molles. Ça s'enlise si facilement ces bêtasses de bœufs, et la tourbe ça suce un bon coup vous pouvez me croire. Alors quoi ? Rester chez soi et mourir de faim dans un mois ?

Justine – Je vais vous dire ce qu'on m'a dit : cette bête-là n'est pas normale. On l'a vue traverser un ru, toute dressée sur ses pattes de derrière, guéant comme vous et moi. Il y a même le Thomas qui l'a vue bondir comme moi, sûrement plus haut et tout de suite après il l'a entendue dire distinctement, la Bête hein ? "Avouez que pour un vieillard de 80 ans, ce n'est pas mal sauter !". C'est pas des rêves, le Thomas l'a vu et entendu, il l'a juré devant le feu hier soir. C'est le diable en personne je vous dis. *(Elle se signe)*.

Jeanne Fauveau – Ce qu'il y a de terrible quand le Bête tue, c'est qu'elle ne laisse à personne le temps de se repentir. Grande est la bonté du Seigneur mais pourquoi paraître devant lui chargé de ses péchés, par surprise ? *(Elle s'assied)*. Les corps qu'elle nous laisse sont déjà tant fouaillés que c'est déjà comme en enfer. On dit qu'au bois de St Martin une jeune bergère a été dévorée dans les bras de son père. Mais ça je ne l'ai entendu dire qu'une fois. Et le petit Martial Charrade, du Crouzet ? Des petits qui avaient échappé à la famine et qui poussaient dru, sans mauvaises fièvres. Est-ce que Dieu va vouloir nous venir en aide ?

Couplet 5

Fille Fauveau – On m'a tout raconté pour la petite Denty, elle allait chercher du feu. Quand on a travaillé aux champs toute la journée et qu'il a fait quand même humide jusque dans l'âtre, tout est éteint, la soupe froide, tout. On ne serait pas ici au coin du feu à se raconter les choses, pas vrai ? Si le feu vient à manquer, même le soir on va chez les voisins, juste un peu de braise au fond d'un sabot ça suffit. C'est ce qu'à fait le petite Denty, dans les 8 ans, une momignarde, la Bête lui a mangé le devant du bas du corps et les fesses, rongées jusqu'au

croupion. Elle n'a pas touché à la tête et pourtant l'enfant n'a pas crié, vous comprenez ça ?

Garçon réfléchi – Faut pas trop parler. Les bruits courent mais je suis sûr que tout n'est pas dit. Au prêche on a compté que 19 personnes ont été déjà dévorées. Mais rien que parmi les petits vachers en plein jour, il y en a au moins treize, alors vous pensez qu'il y en a beaucoup plus. Les gosses, quand ça naît, ça meurt comme des mouches, mais parvenus à cet âge-là on pourrait leur espérer une belle vie. Vaut mieux qu'on ne connaisse pas tout. En septembre dernier déjà on parlait d'elle mais sous le manteau bien sûr. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais quand on a une abomination, on la garde, ce n'est pas la peine d'attirer les curieux. On dit que c'est le diable qui est venu dans ce pays. Moi je voudrais que le diable lui grille le foie à cette carne !

Justine – Elle a enlevé la femme Merle, près de Servières. On me l'a tant et tant raconté que c'est comme si je l'avais vu. Elle était entrain de râper le tabac de son mari dans son petit moulin quand ça s'est passé. La Bête l'a sous la patte. Les gens du village accourent. La Bête regarde tout l'remue-ménage sans que ça lui fasse rien. Mais lorsqu'eux tous ils se sont trop avancés et qu'ils lui jettent des pierres, alors elle se met en fureur, elle crève les yeux de la pauvre chrétienne et crache son sang à la figure de ceux qui arrivent. Les bras leur en sont tombés. Ils ne pouvaient plus rien faire. Y avait que Dieu pour leur venir en aide.

Couplet 6

Jeanne Fauveau – On m'a raconté mais c'est ce qu'il y a de plus sûr ; à la Faiblette une maîtresse et sa servante vont à l'église. Bête ou pas, il faut bien se rendre à l'église non ? Dieu devrait libérer la route. On ne va plus à la foire, mais à la messe ! Eh bien non, en chemin la Bête se jette sur la maîtresse. La servante veut la secourir, c'est une fière luronne, des bras comme des cuisses. Elle saisit la Bête par une patte et vlan elle la couche sous elle contre terre. Les gens arrivent. La gale se débat, elle mord la brave au visage et au bras, elle lui échappe, elle lui emporte la gorge. La maîtresse en a été quitte pour la peur et pour sa belle robe en lambeaux. La servante est morte. Ils lui ont fait dire une belle messe. Moi je dis que c'est pitié.

Marie Trancard – Le petit Claude, 9 ans à la St Martin, il gardait les bœufs. Fallait bien garder les ravins, c'est si bête ces animaux-là. Voilà le soir. Il ne revient toujours pas. Pensez, la mère, dans quel état ! Au pré les bœufs sont toujours là, tranquilles. On appelle l'enfant, on le cherche. On a passé la nuit entière à le chercher avec des lanternes. Au matin, dans un champs, on a trouvé ses vêtements. Mais plus de corps, ni de Bête. Je l'ai déjà raconté là-bas, ils n'en reviennent pas qu'on n'ait rien entendu. Ils m'ont raconté d'autres choses. Certains disent même qu'elle devient invisible quand elle veut. Eh ben ça ne m'étonnerait pas.

Garçon réfléchi – Le meunier de Fairollettes a retiré de son écluse des restes, comme en bouillie. On a reconnu un pied, une main. Mais broyés, vous voyez, mordus dans tous les sens et d'après ce qu'on m'a dit ça ne pouvait pas être la roue du moulin. Parfois il nous en reste très peu de ceux qui ont été attaqués par la Bête. Elle doit avoir un sacré estomac pour pouvoir engloutir de si grandes quantités de viande. Même quand elle ne vous a rien fait, il suffit de voir la

Bête pour qu'on fasse une grosse maladie. Elle vous donne la frénésie, quoi. Elle avait attaqué trois personnes à St Alban, eh bien l'une est morte des suites de sa peur, dans des accès épouvantables.

10 - LE PRECHE

L'évêque en surplis, accompagné du curé, du secrétaire et de Labarthe a pris place sur la chaire, un coussin sous les pieds.

Secrétaire – Nous, Gabriel-Florent de Choiseul Beaupré, par la miséricorde divine et la grâce du Saint Siège Apostolique, évêque, seigneur et gouverneur de Mende, Comte du Gévaudan et Conseiller du Roi : à tous les prieurs, curés et communautés de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

(Sous le bénédiction de l'évêque, tous se signent et vont peu à peu, en y grimant sans escalier, regagner le plateau pour s'assembler autour de l'évêque, chapeau bas pour les hommes, coiffes mises pour les femmes. Une d'elles aura ôté son tablier, l'aura roulé en boule et le tiendra dans ses deux mains).

Evêque – "Des petits enfants s'étant moqués du prophète Elisée, celui-ci les maudit au nom du seigneur. Deux ours sortirent alors du bois et s'étant jetés sur la troupe juvénile, ils en déchirèrent quarante-deux".

Secrétaire – Méditez cet exemple.

Evêque – Un autre vient de plus haut encore : "Quand Dieu parla, par la bouche de Moïse, contre les prévaricateurs de la loi, Il dit : J'armerai contre vous la dent des bêtes farouches. Je serai pour vous comme une lionne, je vous attendrai comme un léopard sur le chemin du désert, je viendrai à vous comme une ourse à qui on a ravi ses petits. Je vous ouvrirai les entrailles et votre foie sera mis à découvert".

Justine – Monseigneur a dit que la Bête venait du désert.

Evêque – Nous avons ressenti avec presque tous les peuples de l'Europe, les calamités d'une longue guerre. A peine commencions-nous à goûter la douceur de la paix qu'elle a été troublée par la mortalité des bestiaux et le dérangement des saisons qui ont enlevé au laboureur d'ailleurs sans ressources, le pain qu'il avait arrosé pourtant de sa sueur et de ses larmes. Mais tout cela n'était que le faible prélude de ce qui nous arrive aujourd'hui. Faites place mes enfants à votre intendant M. Laffont.

Une bête féroce, inconnue de nos climats, y paraît tout à coup comme par miracle !

La mère – Oui, c'est un miracle.

Evêque – Pourquoi vous peindre les funestes qualités de ce fauve dont vos propres malheurs ne vous ont que trop instruits ? A Dieu ne plaise que nous voulions aigrir des maux qui vous déchirent les entrailles ! C'est le seul intérêt de votre salut qui nous force à parler. Ne vous demandez donc plus d'où est venue la bête féroce ni comment elle a pu pénétrer jusqu'à vous. C'est le Seigneur qui l'a lâchée sur vous, c'est lui qui dirige sa course rapide vers les lieux où elle doit exécuter les arrêts de mort que Sa Justice a prononcés.

- Curé – Monseigneur ne nous retrace l'image de nos malheurs que pour en montrer la cause et le remède.
- Evêque – Pères et mères qui avez la douleur de voir vos enfants égorgés, n'avez-vous pas lieu de craindre d'avoir mérité par vos dérèglements que Dieu les frappe ? Bien loin de leur faire aimer l'état dans lequel Dieu les a fait naître, de leur faire regarder la pauvreté même comme un trésor, ne leur inspirez-vous pas des sentiments tout opposés ?
- Curé – Qui nos et percutiundo sanas.
- Laffont – Frappe, Seigneur, pour mieux les guérir.
- Evêque – On vous voit bien moins occupés de leur salut que de leur avancement, pour lequel tout vous paraît légitime ! Quelle dissolution et quel dérèglement dans la jeunesse de nos jours ! La malice et la corruption se manifestent dans les enfants avant qu'ils n'aient atteint l'âge qui peut les en faire soupçonner.
- Curé – Et si in peccatis sit, remittentur éi.
- Evêque – Ce sexe, dont le principal ornement fut toujours la pudeur semble n'en plus connaître aujourd'hui. Une chair idolâtre et criminelle qui sert d'instrument au démon ne mérite-t-elle pas d'être livrée aux dents meurtrières des bêtes féroces pour qu'elles la mettent en pièces ? Ce n'est pas que nous regardions comme coupables toutes les personnes qui ont eu le malheur de périr de cette sorte.
- Garçon réfléchi – Ma cousine qui est chez les Clarisses n'était pas comme certaines. Tout le village est prêt à jurer que c'était une sage fille.
- Evêque – Dieu peut avoir appelé à lui ces victimes pour des raisons qui regardent leur bonheur éternel. Mais cela n'empêche pas que Dieu leur ait fait subir la peine due aux péchés de leurs parents. Les larmes de la pénitence sont le remède à tant de maux.
- Labarthe – (*à Laffont*) Allez-vous augmenter les primes aux chasseurs ?
- Laffont – Quels chasseurs ?
- Labarthe – Les braconniers que vous tolérez.
- Laffont – Le roi n'admettra jamais que nous ayons besoin de ceux qui bravent ses lois.
- Labarthe – Le roi est loin.
- Laffont – Il est là où je suis, Monsieur.
- Labarthe – Alors il nous faudra faire appel aux militaires, je le crains.
- Laffont – Les dragons de Clermont-Ferrand sont en route. Ils tueront ces bêtes.
- Evêque – Sachez que tous les moyens humains que nous sommes obligés d'employer pour notre défense n'auront d'autres succès que celui qu'il plaira à Dieu. Supplions-le donc très instamment de les faire réussir. Nous avons pour cet effet ordonné que tous les prêtres du Diocèse ajoutent à leur messe la Collecte Pro quacumque tribulatione jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de nous exaucer. (*// descend de la chaire*).
- Secrétaire – D'autre part, Monseigneur, vous faites savoir qu'en plus de la prime accordée par les paroisses à tout tueur de loup qui est de 2 deniers pays pour un loup et de 4 pour une louve, une prime exceptionnelle de 200 livres sera accordée à qui tuera la Bête, à charge pour lui d'en fournir comme preuve la tête et les pattes. Que l'on sorte en procession.

(*On chante : Fratres vigilate
qui a diabolus
tamquam leo rugiens
circuit quaerens quem devoret*).

(L'Evêque en tête de procession discute avec Labarthe. Un garçon est venu parler à une femme qui répand la nouvelle. Le garçon s'enfuit).

- Curé – Que se passe-t-il ?
Boulet – Ce gamin-là est venu dire que pendant que nous étions tous à la messe la Bête a parcouru les rues jusqu'ici, autour de l'église.
Curé – Elle n'a pas vu le gamin ?
Boulet – Il s'est caché dans une grange.
Curé – Dieu est infiniment bon, ce garnement devait être à l'office.

(Sortie : les femmes et le clergé protégés par les hommes).

11 - CROQUEMITAINE : LA BÊTE

(La mère dessert. Le père (Bergougnoux) est assis).

- Voix de l'enfant – Et délivrez-nous du mal, ainsi soit-il.
Père – Silence dans le bas-bout ! *(A la mère)* Fais-le taire.
Mère – Nous avons prié ensemble, mon garçon. La journée est finie. Maintenant il faut dormir.
Père – Si je me lève, tu sais qu' tu vas t'en mordre les doigts !
Mère – Le frappe pas, t'es trop fort.
Père – *(Au gosse)* Rappelle-toi à la St Barthélémy, les trois quintaux de paille que j'ai porté sur mon dos.
Mère – Lui dis pas ça, il va vouloir que tu racontes encore.
Père – Paix ! Pour avoir un dos pareil, faut que tu dormes tout de suite.
Enfant – J'peux pas, il y a des bruits.
Mère – C'est dans ta bruyère, c'est des musaraignes. Dors, laisse-les courir.
Enfant – Non, c'est dehors que j'entends des bruits.
Mère – *(Au père)* Tu devrais aller fermer le volet.
Père – Par cette chaleur, tu veux crever ?
Mère – On aurait dû au moins boucher la lucarne.
Père – Jamais vu un automne aussi chaud. Ça ne durera pas.
Enfant – J'ai peur ! J'ai peur ! J'peux pas dormir !
Père – Prends ton balai et va le taper.
Mère – Guillaume, j'entends des bruits moi aussi.
Père – Tais-toi c'est les musaraignes.
Enfant – J'veux qu'papa allume un feu devant la porte !
Père – *(Au gosse)* Ecoute-moi bien toi ! J'suis pas un meneux d'loups, mais si tu ne dors pas tout de suite j'appelle la Bête et j'te donne à elle, là, tout vif !
Mère – *(Signe de croix)* Tais-toi grand veau, c'est pas des choses à dire.
Père – Tiens ! J'la vois. T'avais bien senti qu'elle s'en venait hein ? "Bonjour Madame la Bête". Elle a les pattes sur l'appui, elle regarde. Tiens, sais-tu ce qu'elle vient d'me demander ? "Il y a un enfant qui n'est pas sage, ici ?" *(Lumière sur la Bête)*. "Oh c'est pas qu'il n'est pas sage, Madame la Bête, mais il n'a pas dans sa tête l'idée de vouloir dormir". "C'est un beau garçon, bien membré " ? "Tout craché, Madame la Bête". "Mmmiam ! Je le dévorerais bien s'il ne dort pas tout de suite". "Je vais aller voir, Madame la Bête, mais je pourrais vous

- Duhamel – Plus la fourniture du fourrage pour les 17 chevaux de mes hommes et les deux miens. La discipline et l'efficacité sont à ce prix.
- Laffont – Soit. Je ferai le nécessaire. Mais vous ne refuserez pas de réduire cette haute paye de moitié lorsque vos dragons seront sédentaires et ne chasseront pas ?
- Duhamel – Ils chasseront. Jour et nuit s'il le faut.
- Laffont – Cela fait six jours que les orages vous empêchent de partir en course.
- Duhamel – Soit. Mais vous admettez que si je me vois forcé de faire exécuter des marches continuelles, j'aurais le droit de demander que le supplément de solde augmente d'autant, ainsi que la ration des chevaux.

13 - LES LETTRES

- (Chez Laffont)
- Laffont – (Au secrétaire) Notez : "C'est sur de fausses informations que j'ai eu l'honneur de vous mander que la Bête avait disparu. Trois muletiers m'ont assuré que cet animal avait dévoré deux hommes près de Marchastel".
- Mme Laffont – Elle s'attaque aux hommes à présent mon ami ?
- Laffont – Oui, ma mie, pour la première fois. Voyons la date. Evidemment sans date. Ne précisez donc pas le jour. (On apporte une lettre). Ah, ajoutez qu'on l'a vue à Malarèche il y a quelques jours, un grenadier du Royal Infanterie en congé dans sa famille. (Autre lettre). Ah, dites qu'un paysan a rencontré un étranger qui l'avait vue près de Clavières. "Il s'est même battu contre elle. Le paysan ajoute" dit le curé "que l'étranger ne portait aucune trace de griffes ou de coups". Ouais, un vantard de plus. (Autre lettre). Recommencez la lettre : on a vu la Bête au Vidalès, un paysan a tiré dessus de la fenêtre de sa grange. Au Vidalès ? Impossible. Elle aurait traversé trois fois le diocèse de long en large. Ceci ne me va guère, le capitaine Duhamel va beaucoup marcher.
- Mme Laffont – Vous avez rêvé de lui cette nuit, mon ami, vous avez parlé haut.
- Labarthe – Le territoire du loup n'est pas si étendu. Il est vrai que l'automne flambant a bien vite pris fin et que l'hiver les sexes se cherchent, pardon madame.
- Laffont – Dieu merci la Bête n'a pas de compagne à chercher. Où étaient les dragons ?
- Paysan – Chaque fois qu'ils arrivaient la Bête était repartie.
- Secrétaire – (Avec une lettre) Masméjan à présent. Un petit drôle qui avait une pique. Il ne l'a pas lâchée et a piqué la Bête. Elle s'écarte.
- Laffont – Ah.
- Secrétaire – Les camarades arrivent et lui lancent des pierres. Elle se sauve.
- Laffont – Bien ! Le petit ?
- Secrétaire – Blessé mais par les pierres.
- Laffont – Sottises que tout cela. A Masméjan, dites-vous ? Quand ?
- Secrétaire – Il y a deux jours.
- Laffont – Il y a deux jours elle était au Vidalès ! De toute façon, elle n'a tué personne, ce n'est donc pas la Bête.
- Mme Laffont – Mon ami, deviendriez-vous superstitieux ?
- Laffont – Mais ma mie, bientôt nous aurons trois attaques en deux heures à cent lieues de pays !
- Mme Laffont – Les têtes sont folles, voilà tout.

- Laffont – Les têtes sont folles mais les meurtres sont vrais. Il faudrait que partout l'on réunisse les troupeaux de plusieurs villages et qu'on les mène paître en commun gardés par des hommes.
- Mme Laffont – La garde des troupeaux est la tâche des femmes et des enfants, mon ami, les hommes ont autre chose à faire.
- Laffont – Veulent-ils voir périr tous les enfants que Dieu leur a sauvés des fièvres ? Pardon ma mie, je suis hors de moi.
- Mme Laffont – Sur quels prés garderait-on vos "troupeaux réunis" ?
- Laffont – Sur tous, mais tour à tour.
- Mme Laffont – Cela ne fera pas leur affaire. Les bœufs des autres sur mon pré auront toujours plus d'appétit que mes moutons sur le leur.
- Laffont – Dois-je abandonner cette idée ?
- Mme Laffont – N'avez-vous pas arbitré assez de démêlés pour faux bornage ? Pour ces gens-là il n'est pas pire ennemi que leur voisin.
- Laffont – Ecrivez, Capitaine. Je ne puis vous prévenir de tout ce qui se passe à cause de la rapidité des passages de cette bête pernicieuse. Nous désirons cependant que vous parveniez à la destruction de ce monstre qui, non seulement gêne le commerce mais trouble tous les travaux de la campagne dans un temps où il serait nécessaire de les dépêcher.
- Mme Laffont – Tout à l'heure il tombait des aiguilles de glace mêlées à de la neige.
- Laffont – On n'a pas fini de battre le seigle, qu'il tombe des aiguilles de glace mêlées à de la neige. Non, supprimez cela, il resterait à l'auberge, il se moque du seigle comme de sa première culotte.
- Paysan – M. l'Intendant ! M. l'Intendant ! J'arrive de Pourcheresse, j'ai vu la Bête. Elle est passée si près de moi que j'aurais pu la tirer.
- Laffont – L'avez-vous fait ?
- Paysan – J'ai été comme retenu.
- Laffont – Vous a-t-elle attaqué ?
- Paysan – Non, je lui ai laissé prendre du champ et j'ai tiré.
- Laffont – Alors ?
- Paysan – Ça l'a fait courir un peu plus vite.
- Mme Laffont – Vous avez eu de la chance.
- Laffont – Il faudra déclarer votre arme. *(Au secrétaire)* Faites porter tous ces papiers au capitaine Duhamel, il s'y retrouvera.
- Mme Laffont – Ajoutez au moins que vous priez Dieu pour qu'Il rende heureuse son entreprise.

(Ils sont sortis. Le secrétaire porte les lettres à Duhamel).

- Duhamel – *(Aux dragons)* Les voyages capricieux de cette mâle bête nous forcent à nous séparer afin qu'aucune part de ce diocèse ne demeure sans protection. Là où vous serez, n'oubliez jamais que je vous enjoins de payer exactement ce qui vous sera fourni et que je vous défends, entendez-vous, à peine de la vie, de rien prendre de vos hôtes. A tout moment je peux arriver dans vos villages et m'enquérir de ce que vous avez fait. Allez. J'ai l'œil sur vous. Mes ordres vous parviendront. Vive le Roi !

14 - LES CHAUSSURES

(Chez Labarthe)

- Cuisinière – Eh là ! Comment tu pars, toi ? Qu'est-ce que tu as dans les mains ?
Dragon – Ça te regarde ? Je te demande des comptes sur ta chandelle ? Je vais dans ma chambre, voilà où je vais. Tu viens y faire un tour ?
- Cuisinière – M. Labarthe, il vous connaît. Il sait ce que vous valez, allez.
Dragon – Et il t'a demandé de tout espionner ici ? Allez, file à la cuisine et ne laisse pas le fricot brûler comme hier.
- Cuisinière – Montre-moi ce que tu caches derrière ton dos et on sera quitte.
Dragon – Quitte de quoi ? Tu crois que je ne sais pas ce que vous rabiotez au long de l'année ? Ma sœur elle est devenue comme toi, une lèche-carpette, une moucharde !
- Cuisinière – Je parie que c'est l'aiguière ! Celle-là tu ne l'emporteras pas !
Dragon – Tout juste, c'est l'aiguière.
Labarthe – *(Entré depuis un moment)* Qu'est-ce que vous avez derrière votre dos ? *(Le dragon montre la paire de chaussures)* Elles vous plaisent ?
- Dragon – C'est-à-dire que ça nous est pas donné avec l'uniforme.
Labarthe – Parce que c'est ce qui s'use le plus vite, je sais.
Dragon – Les miennes prennent déjà l'eau et, sauf votre respect, votre foutu pays n'est pas pour arranger l'affaire.
- Labarthe – Je me suis laissé dire que votre capitaine vous les payait sur... Tiens, je me demande sur quoi...
- Dragon – Si votre bête n'aboyait pas à tous les coins de ces foutus bois, je ne me le demanderais pas non plus.
- Labarthe – Un dragon homme d'esprit ? Justine, tu vas verser un bon verre de vin à cet homme. *(Au dragon)* Vous, posez ces chaussures là, j'en ai besoin. Vous êtes de ceux qui sont à pied ?
- Dragon – Malheureusement, M. Labarthe.
Labarthe – Ne vous plaignez pas, c'est vous qui dénicherez la bête, pas vos amis les matamores à cheval. Un vieux loup sourd les devinerait à trois lieues tant ils font d'éclats et de dégâts. Quelle dépense inutile que ces chevaux qui se cassent les pattes dans les borbiers.
- Dragon – Il faut bien se transporter là où va l'animal.
Labarthe – Dans ces montagnes, et par ce temps ? Vous avez aussi vite fait à pied et vous ne défoncez pas les prés, vous. Ah je demande à voir ce pays l'été prochain. La bête tue les gens, vous écrasez les blés. Justine dirait que c'est tout bonnement l'Apocalypse.
- Dragon – *(Buvant)* A la guerre comme à la guerre, M. Labarthe.
Labarthe – Vous avez raison. Bah, puisque nous sommes en guerre, prenez ces chaussures.

15 - L'ENTRAÎNEMENT

- Curé – Sachez que tous les moyens humains que nous employons pour nous défendre n'auront de succès que s'il plaît au bon Dieu. C'est pourquoi j'ai ajouté à la messe la Collecte Pro quacumque tribulatione. Amen (*Cloches et tambours*).
- Duhamel – Les hommes par ici. (*On sépare les hommes des femmes, JF. FF. et la mère*).
Attendu que ce pays-ci, tout couvert qu'il est de rochers et de mares, semble contraire à toutes chasses dignes de ce nom, et qu'il n'y a que les chiens et les gens du cru qui puissent y répondre. Nous, Duhamel, capitaine aide-major des dragons du Roi, avons obtenu permission pour les habitants de ce canton de s'attrouper en armes, non seulement le dimanche où il nous sera plus facile de les ameuter, mais à tout moment où la bête sera signalée. Injonction leur en sera donnée par la cloche et par le tambour. A charge pour eux, sous notre direction, de battre les forêts. (*A Laffont*) Cela ne semble présenter aucune difficulté ?
- Laffont – (*Aux paysans*) Lorsqu'il vous sera fait appel hors du jour du seigneur, nous verrons à calculer une petite indemnité pour le travail que vous ne pourrez faire. (*A Duhamel*) Je suis persuadé qu'ils s'empresseront de se rendre partout où vous les appellerez.
- Duhamel – Où sont vos fusils ?
- Laffont – En dehors des châteaux, il n'y a pas cent mousquets dans la région.
- Duhamel – Il me les faut.
- Laffont – Chastel, as-tu le tien ? (*A Duhamel*) C'est le meilleurs tireur de la région.
- Chastel – Je venais à l'office, M. l'Intendant. Je ne prends pas mon fusil pour ça.
- Laffont – Tu traverses les bois, tu pouvais tomber sur la Bête.
- Chastel – Je n'ai qu'une vieille pétoire, elle n'est plus bonne à rien.
- Duhamel – J'avais demandé qu'on vienne armés.
- Chastel – Je n'ai entendu parler de rien. Je suis là-haut au Mont Moucher. Je ne vois pas souvent les gens.
- Duhamel – Alors prenez vos outils.
- Curé – Faites toujours un signe de croix avec dès que vous verrez la Bête.
- Duhamel – (*Au dragon*) Distribuez les sifflets. Mettez-vous en rang. En rang ! Vous savez ce que c'est ? Plus serrés. Il ne faut pas qu'il y ait d'espace entre vous ! Un pas en avant. Ensemble ! Recommencez. Deux pas maintenant. L'arme devant vous. Frappez au sol. Sifflez. Criez, ceux qui n'ont pas de sifflet, il faut faire fuir la Bête, la débusquer ! A droite, deux pas. (*Eparpillement. Duhamel, pistolet sur l'oreille de l'un d'entre eux*) A main droite ! Vous savez ce que c'est ? Regardez où vous êtes ! Tous les loups du Gévaudan pourraient passer entre vous sans que vous les voyiez ! Marchez !
- Bouler – Tu entres dans le blé !
- Dragon – Et alors ?
- Bouler – On voit que ce n'est pas le tien.
- Duhamel – N'oubliez pas que la bête court sur ceux qui lâchent pied. En avant ! Sifflez ! Criez ! Frappez ! Oh les rustres ! En campagne, ils se perdront et ne serviront plus à rien.
- Laffont – Ce sont des paysans, monsieur, il faut leur donner le temps de comprendre.
- Chastel – Les bourgadins ne seraient pas plus à l'aise que nous pour faire ce carnaval.
- Bergougnoux – (*Accourant avec son fusil*) Ça y est ! La Bête ! J'ai vu la Bête !
- Duhamel – Où est-elle ?
- Bergougnoux – Dans les bois de La Valette ici près. Je l'ai suivie. J'étais sous le vent, elle m'a pas senti.
- Duhamel – Vous avez tiré ?

- Bergougnoux – Ben non. J'ai entendu la cloche. J'ai eu peur d'être en retard au rendez-vous. Je suis accouru.
- Duhamel – Il faut renoncer aux battues avec cette paroisse-ci. Mettons-la à l'affût. Les autres battront. Ceux-ci dans leur cache creusée seront tout autour de la forêt. La Bête finira par se jeter sur eux.
- Crieur – De par le syndic du Gévaudan ! Une nouvelle gratification de 200 livres s'ajoute à la prime accordée par Monseigneur de Mende à celui qui tuera et rapportera le corps de l'animal.
- Berger – J'ai tué la Bête ! Voilà la tête et les pattes, je viens demander le certificat.
- Duhamel – Ça, la Bête ? Comparez. (*Il compare avec la tête de l'épouvantail*) Tu n'as tué qu'un loup.
- Laffont – Ce n'était pas une louve ?
- Berger – C'est la Bête.
- Laffont – Alors 2 deniers.
- Berger – Le corps est là où je l'ai laissé. On peut y aller voir. Je l'ai ouvert. Elle avait dans le ventre des morceaux de drap rouge, un tablier à moitié dévoré.
- Duhamel – Les loups mangent tout ce qu'ils trouvent.
- Berger – Et les os, hein ? Des petits os mâchés, des os de gosse quoi.
- Duhamel – Qui nous dit que tu ne lui as pas enfoncé tout ça après l'avoir ouverte ?
- Laffont – Si tu as tué la Bête on n'en entendra plus parler. Garde tes pattes et ta tête, on ne sait jamais.

(Un paysan amène une paysanne)

- Bouler – Elle a quelque chose à vous dire.
- Marie Trancard – Je viens de Chanaleilles. Un beau petit drôle de 16 ans. La Bête lui a coupé la tête. On arrivait, elle a emmené le corps à une centaine de pas. Elle nous attend là sans vergogne. Elle arrache encore un bras et s'en va. On l'a bien vue, c'est la Bête.
- Berger – Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu ! (*Il sort*)
- Laffont – (*Au paysan*) Donnez quelque chose à cette femme, elle a fait du chemin.
- Duhamel – Il ne faut pas oublier les équipes pour creuser les affûts.
(Le berger remplace la tête de la bête par celle d'un dragon)

CHANSON DES SIMULATEURS

- Soliste – La porte qui bat m'a d'abord fait croire
qu'la Bête dans la nuit venait pour m'épier
Mais il avait beau faire encore tout noir
la pluie qui m'naçait
m'oblige à faucher
A peine je me penche
que la Bête me r'lance
la faux à la main
j'tiens jusqu'au matin.
- Chœur – T'as mentu t'as mentu
C'est ton ombre que t'as battue
Quand tu bouges elle a six pattes
quand t'arrêtes elle en a deux
Malheureux
Faut point tromper ces messieurs.

16 - L'AFFUT

- Paysan 2 (*Bergougnoux*) – Elle est pas par ici.
- Paysan 1 – Pourtant on disait qu'hier...
- Paysan 2 – C'est justement parce qu'hier elle était ici qu'aujourd'hui elle y est pas. On se fait geler pour rien.
- Paysan 1 – Paraît pourtant qu'on est sur un passage.
- Paysan 2 – Quoi un passage ? Elle en a des centaines la carne. Chastel il a bien rigolé quand on nous a mis ici. Hé Chastel, t'as pas pris ton fusil hein ?
- Chastel – Non.
- Paysan 2 – Et lui il sait rudement ça.
- Paysan 1 – (*A Chastel*) Où crois-tu qu'elle soit ? Tes loups ne te l'ont pas dit ?
- Paysan 2 – Moi je sais bien où je voudrais qu'elle aille. Pourquoi est-ce qu'elle descend pas dans le sud, hein ? Ça serait bien le tour des parpaillots de l'avoir sur le dos.
- Paysan 1 – Peut-être qu'elle n'aime que les bons chrétiens.
- Chastel – Vous n'avez rien à croûter ? Il y a le Thomas qui part pour l'autre monde.
- Paysan 2 – Dis-lui que ça fait longtemps que j'ai oublié ce que j'avais dans l'estomac.
- Paysan 1 – Merde, vlà la neige.
- Chastel – Eh, j'crois bien que le Thomas n'en a plus pour longtemps.
- Paysan 1 – Gifle-le, ça le fera revenir.
- Paysan 2 – Toutes façons, faut attendre le jour. Regarde le François de Pierrefiche, il est en prison à c't'heure.
- Paysan 1 – Abandon de poste qu'on dit.
- Chastel – (*Rampant vers eux*) C'était pas le premier. Aux battues quand on marchait 15 par 15 en procession, suffisait de se coucher sous les pins. Quand la battue était passée, on s'en retournait chez nous.
- Paysan 2 – (*Rigolard*) Eh, tu te rappelles l'histoire du Germain ?
(*Un paysan passe à quatre pattes. Un dragon tire*)
- Germain – Eh ! Tirez pas ! C'est moi !
- Dragon – Salopard ! Je t'ai pris pour la Bête.
- Germain – Non c'est moi, c'est Germain.
- Dragon – Qu'est-ce tu fous là à quatre pattes ? La battue c'est par là.
- Germain – Je sais bien.
- Dragon – Tu seras puni pour t'en sauver.
- Germain – Ça vaut mieux que ce qui aurait pu m'arriver. Heureusement que vous êtes pas trop bon tireur.
- Dragon – Pas bon tireur, pas bon tireur eh ! On n'est que des volontaires.
(*Chastel et paysan 2 rient*)
- Paysan 1 – Oui, mais ici c'est l'affût, ils ont les noms. Tu sais le petit fouineur, l'intendant ? Il a toujours ses papiers avec lui, il écrit tout ce que tu fais. Si la Bête est signalée, il voit par où elle est passée, il regarde : qui était là ? Et mon vieux, c'est l'amende !
- Chastel – Bon, moi j'emmène Thomas, vous direz pas qu'on est parti.
- Paysan 1 – Eh là, si la Bête arrive, on est plus que deux !
- Chastel – Elle est pas là, je te dis.
- Paysan 2 – (*A paysan 1*) T'es pas d'avis de s'ensauver, toi ?
- Paysan 1 – Y a les primes.
- Chastel – Enfariné ! C'est nous qui les payons les primes ! Ça sera sur la taille ou la redevance au syndic, et même dans la quête à l'église !
- Paysan 1 – Qui le donne, je m'en fous, du moment que moi je le reçois.
- Chastel – Y a longtemps que tu l'as payée la prime. T'as un dragon chez toi ?
- Paysan 1 – Deux. Ils ont mangé le chevreau de ma ferme.

- Chastel – Ils te l'ont payé ?
- Paysan 1 – Ben...
- Paysan 2 – On leur doit tout, le pot, le lit, la place au feu.
- Paysan 1 – Tout. Toi, avec ta hutte, sabotier, t'as personne chez toi.
- Chastel – Je les ai connus ailleurs. Le jour ils paient, la nuit ils volent.
- Paysan 2 – Que le diable leur grille le foie.
- Chastel – Non, si la Bête est envoyée par le bon Dieu, on perd son temps à la poursuivre. Si les loups sont des loups, vous faites ce que vous avez toujours fait : le vide, on se cache chez soi, au chaud. Allez, on emmène Thomas.
- Paysan 1 – Moi je reste (*Indécision méfiante des deux autres*).
- Chastel – Méfie-toi avec cette neige, la nappe est mise pour que la Bête mange.
- Paysan 1 – Si c'est pas par elle, c'est par les dragons que je le serai alors.
- Paysan 2 – Tu diras que Thomas crevait de froid.
- Paysan 1 – Je dirai rien du tout.
- Chastel – T'as intérêt.
- Paysan 1 – Vous descendez au hameau ?
- Paysan 2 – Tout juste. S'envoyer une bonne cruche histoire de se réchauffer.
(*Ils sortent, chargés de Thomas*)
- Paysan 1 – Pourvu que rien n'arrive. Foutue neige. J'ai dû moudre mon blé tout vert. Hein ? Qu'est-ce que c'est ? Elle est passée ! A la Bête ! Revenez ! Elle est par là, sous les buissons ! Elle attendait que mes camarades soient partis !
- Curé – (*Accourant*) Je suis votre curé, suivez-moi !
- Paysan 1 – Mais il faut traverser la rivière !
- Curé – Au risque de crever, suivez-moi ! (*Ils sortent*)

17 - L'INJONCTION

- Duhamel – M. le Consul, je vous ordonne de me dire où sont mes trois fuyards !
- Consul – L'un a la fièvre quarte, il est dans son lit. Les autres sont chez moi.
- Duhamel – La Bête nous a échappé parce qu'ils ont quitté leur affût pour aller s'aviner.
- Consul – Ils devaient le reconduire chez lui.
- Duhamel – Livrez-les moi.
- Consul – Je suis élu par eux, capitaine, je ne suis pas comme ces gros maires des villes qui ont acheté leur charge du roi et traitent leurs administrés comme des sujets.
- Duhamel – J'ai reçu ordre, moi, de tuer la Bête pour votre bien, et vos hommes sont des traîtres !
- Consul – Soyez meilleurs chasseurs, on vous obéira.
- Duhamel – J'obtiendrai du Comte de Moncan un blâme à cette communauté. Et de l'autorité militaire dont vous dépendez, monsieur, dans un cas comme celui-ci, j'aurai une lettre de cachet. Vous serez incarcéré.
- Consul – Etre tout puissants contre nous ne vous empêche pas d'être impuissants contre la Bête.
- Duhamel – Elle vous a tourné l'esprit, ma parole ! (*On emmène le consul*)

18 - LA PRIME

- Annonce – 600 livres de gratification à qui tuera et rapportera le dangereux animal.
Approuvé par le ministre d'Etat, M. de St Florentin.
- Paysan – 600 livres, çà fait... (*Il compte sur ses doigts*)
- Laffont – On fait ici, sur la destruction de cet animal, des projets de fortune insensés et on voudrait nous voir partir.
- Annonce – La Cour s'étonne qu'on n'arrive pas à mettre fin à ces malheurs.
- Laffont – Vous entendez, capitaine, la Cour s'étonne.
- Duhamel – Il faut établir une chasse continuelle. 8 ou 10 habitants par paroisse qui la mènent, choisis parmi les meilleurs esprits.
- Paysan – Moi, M. Laffont, je suis aussi mauvais tireur qu'un dragon.
- Jeanne Jouve – Mon mari, chasser toute la semaine ? Qui le paiera ? Qui fera le travail de la ferme ?
- Duhamel – Je le connais leur travail d'hiver. Entre le manger des bêtes le matin et le manger des bêtes le soir, ils n'ont rien d'autre à faire qu'à inventer des fables contre nous.
- Annonce – Les traces sanglantes de la voracité de ce monstre ont ému et touché le cœur compatissant de Sa Majesté. 1200 livres.
- Dragon – 1200 livres, çà fait... (*Il compte sur ses doigts*)

En Auvergne

- Paysan – (*Joyeux*) La Bête a quitté le Gévaudan ! Elle est en Auvergne !
- Laffont – Merci mon Dieu, tout est résolu !
- Duhamel – Pour moi tout se complique.
- Auvergnat – Halte ! Que fais-tu ici ?
- Paysan – Je suis rabatteur de la Bête, pour la chasse de M. Duhamel.
- Auvergnat – Duhamel, connais pas. Ici c'est l'Auvergne. Qu'est-ce que tu as dans ton sac ?
- Paysan – Ce qu'il me reste de pain et de fromage.
- Auvergnat – C'est pas du sel au moins ?
- Paysan – J'ai beau avoir plein de dettes sur ma terre, je ne vais pas perdre mon temps à faire de la contrebande. (*Paraît un dragon*) Et celui-là, dans son bissac, tu paries pour du sel ou pour des cartouches ?
- Auvergnat – Halte ! Tant que mon M. l'Intendant n'a rien dit, vous ne passez pas de ce côté.
- Dragon – La Bête, tu connais, hé pantruche ! Elle est dans ton dos, prête à te sauter dessus.
- Labarthe – Supposons que je sois le gouverneur du Languedoc, M. l'Intendant d'Auvergne. Ce monstre et déjà chez vous. J'ai donné ordre à M. Duhamel de l'y poursuivre. S'agissant du bien public que vous aimez, j'ai la confiance de croire que vous aurez la bonté de favoriser cette expédition en chargeant messieurs vos subdélégués de donner à M. Duhamel tous les secours dont il aura besoin. Je ferai part demain à la Cour de ce que j'ai l'honneur de vous marquer.
- Intendant d'Auvergne – (*Une paysanne lui parle à l'oreille*) A la Fage ? Quelle Fage ? Celle de chez nous ? (*Bas*) Gardons cela pour nous. (*Fort*) Nous croyons devoir prévenir Votre Grandeur qu'il sera très difficile de loger cet officier et sa troupe, notre pays est dépourvu de tout.
- Laffont – Le nôtre aussi.
- Intendant Auv. – Il y a chez nous des particuliers en état de conduire cette chasse.
- Paysan Gév. – Maudits Auvergnats ! Vous vous arrangez pour que la prime soit à vous et que notre argent déboule dans vos bourses !

Dragon – *(A l'Auvergnat)* Sous le nez qu'on vous la grattera, la récompense !
 Duhamel – Une immense chasse englobera, sous mes ordres, l'Auvergne et le Gévaudan.
 Intendant Auv. – Toute l'Auvergne n'y est pas intéressée. Nous connaissons le chemin par où la Bête a pénétré chez nous. Il n'y aura qu'à la repoussée par là et à nous arrêter en vue du Gévaudan.
 Laffont – Mais si vous pouvez la tuer, tuez-là.
 Les Gévaudan – Non !
 Jeanne Jouve – *(Arrivant)* Une fille de St Chély. La Bête lui a coupé la tête.
 1 paysan Gév. – *(Cri de victoire)* La Bête est retournée en Gévaudan !
 Intendant Auv. – Cela aura évité un déplacement au capitaine. *(Ils sortent)*

Duhamel – *(Excité)* Taïaut ! Taïaut ! Ce retour me donne bon espoir.
 Laffont – De nouveaux enfants vont mourir.
 Duhamel – Détrompez-vous, voyez : *(Entre Nicolas costumé en femme)* mes dragons garderont les troupeaux, n'est-ce pas Nicolas ?
 Nicolas – Oui, capitaine.
 Duhamel – La Bête sera trompée par leur costume. J'ai dit "fragile apparence" Nicolas !
 Nicolas – Voilà, capitaine.
 Duhamel – La Bête approche. Or nous avons fait creuser autour de cette gracieuse bergère des fosses couvertes de planches qui basculent. Hop ! La Bête est piégée.
 Laffont – Voulez-vous que chaque pré devienne une forteresse ?
 Duhamel – Seulement là où est le Bête.
 Laffont – Où est-elle ?
 Duhamel – A St Chély.
 Jeanne – Elle n'y est plus.
 Duhamel – Otez cet accoutrement ridicule, Nicolas. *(Soudain)* Je sais ! Couché, Nicolas ! Couvert de peaux de loup, mes hommes traînent dans les bois. Grogne un peu Nicolas. La Bête ne prend pas garde aux bêtes. Et qu'est-ce qu'il a Nicolas, sous ses griffes ? Un bon pistolet d'arçons chargé de trois balles.
 Laffont – Le roi s'impatiente, Duhamel, et je commence à craindre pour votre raison.
 Duhamel – Sous peine de punition les consuls devront me signaler aussitôt, vous entendez bien, *(fort)* aussitôt, l'apparition de la Bête dans l'étendue de leur paroisse. S'ils y manquent, je ne garantis pas leur sort.
 Dragon – Capitaine, à Nozerolles près du mont Mouchet, une femme a été blessée par la bête.
 Duhamel – *(A Laffont)* Vous voyez ? *(Au dragon)* Allons y.
 Laffont – Quand est-ce arrivé ?
 Dragon – Il y a trois jours.
 Duhamel – Et c'est maintenant qu'on me prévient ?
 Dragon – Le consul lui-même n'était pas prévenu.
 Duhamel – La femme est-elle mariée ?
 Dragon – Oui, mon capitaine.
 Duhamel – Prenez quelqu'un avec vous et amenez-moi le mari. *(A Laffont)* J'aurai mon exemple !

19 - LA NUIT DES DRAGONS

Dragon 1 (Nicolas) buvant à la table. Dragon 2 furetant. Benoît debout à distance

- Nicolas – Bientôt le matin hein ? Pourquoi tu ne viens pas t'asseoir ?
Benoît – Si ma femme vous avait servis, elle serait debout à ma place.
Nicolas – Je t'autorise à t'asseoir, vu ? J'ai des choses à te dire qu'il ne faut pas qu'on entende à côté.
Benoît – J'ai rien de caché chez moi.
Nicolas – C'est pas de ça que je parle, viens.
Dragon – Allez ! *(Il le pousse, Benoît s'assied)* La petite à côté, c'est ta maîtresse ?
Benoît – Non m'sieur, c'est une voisine qui veille ma femme.
Nicolas – Raconte pas d'histoires, elle attend qu'on soye partis et hop, à la paillasse ! Surtout que dans l'état où la Bête l'a laissée, ta femme peut plus te servir à grand chose. *(Benoît se lève)* Assis j'ai dit ! *(Benoît s'assied)*.
Dragon – T'as des cordes chez toi ?
Benoît – Non.
Dragon – T'as jamais eu besoin de cordes ?
Benoît – Non. J'vous dit qu'j'ai rien. Tout ce qui est là c'est tout ce que j'ai.
Dragon – *(Ayant trouvé un quartier de lard)* Ah mon salaud, t'avais rien de caché ? C'est pas du lard peut-être ? Et tu as eu le culot, feignant, de nous servir cette soupe dégueulasse tout à l'heure. T'avais plus de graisse à y mettre pas vrai ?
Nicolas – Ceux qui font les malins comme toi, on les mate.
Dragon – *(Ecrasant le lard sur la figure de Benoît)* Tu le sens, hein ? Salaud, prends en plein les babines, parce que t'es pas près d'en remanger. *(Il met le quartier dans sa poche. Jeanne Fauveau est apparue)*.
Jeanne – Pourquoi vous lui faites ça ?
Dragon – Eh Nicolas, elle en veut sa part.
Jeanne – *(Couteau à la main)* N'approchez pas.
Nicolas – Ça peut aller chercher loin ça ma petite.
Dragon – *(A Benoît)* Toi, bouge pas. *(A Jeanne Fauveau)* Range ça. Range ça j'te dis ! *(Il lui saisit le poignet)* Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant, hein, petite teigne ?
Jeanne – Et toi, monsieur ?
Dragon – Eh eh ! Je me gênerais peut-être !
Jeanne – Ici ? Par terre, devant eux ? Ou tu veux la paillasse et il faut bousculer la morte. *(Le dragon semble refroidi)* Pardon Benoît, mais elle n'en a plus pour très longtemps. Vous êtes pire que la Bête.
Benoît – Tais-toi Jeanne.
Jeanne – Ici on sait ce que vous avez fait avec les hérétiques d'en bas. Brûler les chaumes, rôtir les pieds pour savoir s'il y avait de l'or. Comment voulez-vous qu'il en ait ?
Dragon – Ferme-la, c'était pas nous et on n'est pas au sermon.
Jeanne – Nous on est bons chrétiens, mais avec vous on sait jamais. Pourquoi qu'vous êtes venus cette nuit ?
Dragon – Tu poses trop de questions, la bonne sœur.
Nicolas – On passait et on avait faim.
Jeanne – Tu vois, Benoît, faut pas avoir peur. Ils ont juste passé la nuit avec toi et ils ont vidé ton vin, c'est tout. J'vais voir ton petit à la maison. *(Aux dragons)* Attendez au moins qu'elle passe avant de crever la paillasse.

Nicolas – Vous vous trompez sur notre compte.
Jeanne – Sûr. J'peux avoir mon couteau ?
Dragon – Non.
Jeanne – Et si je rencontre la Bête ?
Dragon – Appelle-nous.
Jeanne – Bon. De toute façon j'ai pas loin à aller. *(Elle va pour sortir)*.
Nicolas – Eh ! Savez-vous où y a des cordes ?
Jeanne – *(Après avoir hésité)* Dans la grange *(Elle sort. Dragon va la suivre)*
Nicolas – Attends qu'elle soye plus loin.
Dragon – Je vais chercher les cordes. *(Il sort)*.
Nicolas – Corniaud ! Tu savais que tu devais dire tout de suite que la Bête avait attaqué ta femme.
Benoît – Oui.
Nicolas – Pourquoi tu l'as pas fait ?
Benoît – Fallait que j'reste près d'elle.
Nicolas – La fille, là, pouvait aller prévenir.
Benoît – On avait plus la tête à çà.
Nicolas – Elle ? Çà m'étonnerait.
Benoît – Elle soignait ma femme, moi je gardais le troupeau. Faut aller à deux lieues pour prévenir.
Nicolas – Mais quelqu'un d'autre bon dieu !
Benoît – J'pouvais pas.
Nicolas – Le capitaine a dit que si vous nous aidiez pas on pourrait jamais vous le tirer votre foutu bestiau ! Çà peut pas rentrer dans ta caboche çà ?
Benoît – Ma femme a dû commettre un péché. Un gros. C'est pour çà que la Bête lui a sauté dessus. Çà, çà se dit pas. C'est pour çà que je l'ai pas dit.
Dragon – *(Entrant)* V'là les cordes.
Nicolas – On y va. *(Ils le ligote)*
Benoît – Vous pouvez pas m'emmener ! Elle est pas morte !
Dragon – Ta bonne sœur s'en occupera.
Benoît – Et les bêtes ?
Nicolas – T'es un ennemi du roi, mon vieux, y a plus qu'à obéir.
Dragon – Encore heureux que nous soyons des soldats chrétiens et qu'on n'emporte pas tout ce que t'as dans ta fichue baraque. *(Avant de sortir)* La payse a pas parlé pour rien t't'à l'heure. On regarde dans la paillasse ?
Nicolas – Faut pas trainer. *(Ils marchent dehors)* Vingt dieux, je sais plus par où on prend.
Jeanne – *(A Chastel)* Les voilà. Faut pas qu'ils me voient. *(Elle sort)*
Chastel – Hé là ! N'allez pas trop loin par là, vous allez tomber dans une molle !
Nicolas – Une molle ?
Chastel – Ben oui, une tourbière, après plus moyen de vous en retirer.
Dragon – Ce n'est pas par là que nous somme venus ?
Nicolas – Avec ce foutu de zinguettes de matin qui tarde, je ne m'y retrouve plus.
Chastel – Vous redescendez sur St Martin ?
Dragon – C'est là qu'on veut aller.
Chastel – Passez par ici, c't'un peu plus long mais c'est plus sûr. En bas de la pente vous prenez à main gauche.
Benoît – Qu'est-ce que tu racontes ?
Chastel – Ah c'est toi qu'ils asticotent ? Ben pas trop tôt hein ? Après tout ce que tu leur as daubé sur le dos. Qu'est-ce tu veux, Benoît, ces messieurs, on leur échappe pas. Attention, là on peut passer qu'à deux de front, sur les côtés c'est de la mare. Passez devant, je vous envoie le colis. *(Il retient Benoît qu'il délie. Les dragons s'enlisent)*.

Nicolas – Bon dieu qu'est-ce que c'est que ce terrain !
 Dragon – Accroche-toi çà me tire par les pieds !
 Chastel – Alors on cherche des crosses à mon voisin, hein ? Vous pouviez pas le laisser tranquille avec sa femme en train de mourir ?
 Nicolas – Le salaud, j'étouffe !
 Chastel – *(Riant)* V'là ce que c'est que de venir dans un pays qu'on connaît pas. On a pas besoin de vous pour régler nos histoires. C'est chez moi ici, vous entendez ?
 Dragon – Lance-nous la corde !
 Nicolas – Accroche-toi.
 Chastel – Ah on nous fait traîner des heures quand soi-même on sait pas chasser ! Et on vit sur notre dos hein ? Comme si on était des païens.
 Benoît – Ils s'en sortent, Chastel. *(Chastel les couche en joue).*
 Chastel – Chaque fois que t'en auras un devant toi, rappelle-toi que tu les as vus crottés comme des merdeux.
 Dragon – Chastel, tu t'appelles ? Tu le regretteras. C'est un crime tu sais que de nous coucher en joue.
 Chastel – Vous croyez que je vais vous laisser aller pour que vous racontiez tout çà ?
 Benoît – Tire pas Chastel ! C'est des dragons ! *(Il lutte avec lui. Les dragons en profitent pour s'emparer de Chastel).*
 Dragon – *(A Benoît)* Fous le camp ! On a mieux à ramener au capitaine.
 Chastel – *(A Benoît)* Gare à toi quand je reviendrai !

(Au village pendant que les deux dragons se déshabillent)

Duhamel – Il sera incarcéré. Mais vous le jugerez d'abord pour insubordination et outrage. Les témoignages :
 Marie Trancard – J'lai toujours vu brutal ou pris de boisson quand il descendait au village. C'est pas un bon sujet, c'est tout.
 Anne Monteil – Les sabotiers on sait ce que c'est.
 Chastel – Tu dis çà parce que tu marches pieds nus.
 Duhamel – Silence !
 Paysan – Il a toujours eu des ennuis avec les autorités. Mais avec lui c'est plus du braconnage honnête. Il fait ce qu'il veut des loups.
 Duhamel – Ce qu'il veut ?
 Paysan – Il les mène avec sa tête.
 Duhamel – Pourrait-il mener la Bête ?
 Paysan – *(Terrifié)* Ah çà non ! C'est quand même quelqu'un de chez nous !
 Paysanne – Il a été en Alger. C'est-y pas une coutume de païen que de porter des anneaux pour un homme ? Là-bas ils l'ont forcé à marcher sur un crucifix. Ils lui ont fait dresser des "hyènes" comme vous dites.
 Fille Fauveau – Ils ont fait pire encore.
 Duhamel – Pire ?
 Fille Fauveau – Des choses qu'une femme peut pas dire.
 Paysan – Elle veut dire que par là-bas ils lui ont coupé l'outil du Seigneur. Hein Chastel ?
 Consul – Je t'ai soutenu, quand les battues nous mettaient sur les dents, mais tu n'avais pas le droit de lever ton fusil sur les représentants du Roi.
 Chastel – Attendez que j'en sorte et vous en crèverez tous de la Bête !
 Fille Fauveau – Pourquoi tu te laisses enfermer ?
 Laffont – *(Entrant à Duhamel)* Je suis au regret de vous apporter un ordre du Roi. Vos troupes rentrent dans leur casernement. Un concours est ouvert entre les chasseurs émérites à la tête desquels figurera M. de Beauterne, lieutenant louvetier et porte arquebuse de sa Majesté.

(Les dragons se rhabillent)

- Labarthe – Je m'oppose à ce que l'on jette aux fers un homme qui n'a fait que prendre la défense d'un de mes fermiers. Et dans quelles conditions, vous l'avez vu ! Garroter un honnête mari qui veille sur sa femme malade, piller son nécessaire, cela vaut un peu de boue sur une culotte que je sache !
- Laffont – Méfiez-vous d'un gaillard pareil, il voudra se venger des dragons et un mauvais coup nous empêcherait d'assurer leur retraite en bon ordre.
- Labarthe – Soit, je ne demanderai à mes amis sa libération que pour le lendemain du jour où ces messieurs nous auront quittés.
- Laffont – *(A Duhamel)* J'eusse préféré que l'on vous laissât parmi nous. Trop de gens sont actuellement en armes dans le pays et la présence d'une force de police...
- Duhamel – Nous vous revendrons nos chevaux fatigués. Quant à ceux que nous avons empruntés nous les gardons à titre de contribution.

20 - CROQUEMITAINE

- Voix enfant – Papé, j'entends des bruits.
- Père *(Bergougnoux)* – C'est le méchant dragon qui se promène en battant du tambour. Ecoute *(Il frappe sur la table)*. Il va le répéter *(Il frappe sous la table)*.
- Voix enfant – Où elle est maman ?
- Père – Elle revient. Dors.
- Voix enfant – J'veux maman.
- Père – Si tu ne dors pas, le dragon va venir te chauffer les pieds. Tiens, j'le vois. "Bonjour M. le Dragon". *(Chastel est entré)* Ils t'ont libéré ?
- Chastel – J'peux m'asseoir ?
- Père – Faut pas dire au petit qu'les dragons sont partis, hein ? *(Silence)* Tu veux une cruche ?
- Chastel – J'ai pas soif.
- Père – V'là qu'on attend les chasseurs à c't'heure.
- Chastel – Oui.
- Père – Tu sais, le Benoît, il a pas voulu te faire çà.
- Chastel – Je sais. Y'a personne qui veut rien ici. Sauf les femmes. Pourquoi que la tienne est encore dehors à cette heure-ci ? *(Ils se regardent)*.
- Père – J'sais pas.

NOIR puis HURLEMENTS DE LA BÊTE

ENTRACTE

(Des rafales de cors : deux appels puis une fanfare joyeuse).

Chanson :

Finis les braconniers et finis les dragons
La chasse est aux seigneurs qui viennent de partout
Ils n'occuperont plus mon champ ni ma maison
Et la Bête avec eux va devoir filer doux.

21 - PARADE DES CHASSEURS

(Roulement de tambour. Cymbale).

- Labarthe – M. de la Chaumette, terreur des poils et plumes, qui nous vient du Vivarais !
Chaumette – Merci, cher ami. Je suis ravi que le ministre m'ait envoyé en si riante contrée.
(Roulement de tambour).
- Labarthe – M. le Comte de St Paul, grand stratège des bois, qui nous vient du Comtat !
St Paul – Le ministre appréciant mes lumières sur la question a bien voulu me confier la direction de ces chasses.
- Chaumette – Vous devez faire erreur, c'est à ma personne qu'il a confié ce poste.
(Roulement de tambour).
- Labarthe – M. le Marquis d'Apcher, le Nemrod de ces forêts, un voisin.
Apcher – Le ministre a fait preuve de bon sens. J'étais le seul à connaître parfaitement la région. Aussi j'organiserai ces chasses de telle façon que...
- St Paul et Chaumette – Il n'en est pas question !
(Roulement de tambour).
- Labarthe – Messieurs, le Comte de Moranges, dont le nom a franchi depuis des lustres les frontières de mon Dauphiné.
- Moranges – Dans les derniers six mois, 40 chasses, 700 cerfs et biches, qui dit mieux ? Le ministre m'a fait l'honneur de croire qu'il y avait ici un bon gibier pour moi.
- Chaumette – Qui trompe-t-on ? Croyez-vous que je sois venu jusqu'ici pour faire le coup de feu sous les ordres d'un cuistre ?
- Moranges – Monsieur, j'ai mes trophées !
Apcher – Rien ne me manque : pistolets, biscayens, canardières et un canon dans mon château s'il le faut !
- St Paul – Je suis ancien colonel de hussards !
Moranges – J'ai mes gardes, messieurs, et un piqueux célèbre !
Chaumette – Et moi trois chiens courants, deux aboyeurs, une lice, trois lévriers !
St Paul – Le ministre m'a promis...
Apcher – Le ministre ne vous a rien promis du tout !
St Paul – J'en défèrerai à lui, monsieur.
Apcher – Montrez-nous l'ordre qu'il vous a signé !
St Paul – Montrez le vôtre !
Chaumette – Que vous l'acceptiez ou non, j'aurai mes rabatteurs !
Moranges – J'aurai les miens !
Labarthe – Messieurs, messieurs, on attend encore vos collègues de Suède et d'Allemagne. Et je ne parle pas du grand louvetier du Roi.
- Les quatre – Du grand louvetier du Roi ?
Labarthe – M. de Beauterne, oui.
Apcher – Mais il est infirme !
St Paul – Raide comme bois !

- Moranges – Perclus de goutte et de rhumatismes !
 Labarthe – Mais il a tous les jours l'honneur de parler à sa Majesté.
(Roulement de tambour : entrent Antoine sur une chaise et Laffont).
 – M. Antoine de Beauterne !
- Laffont – Cette province, monsieur, vous attend comme son sauveur.
- Jeanne Jouve – Le Roi envoie un louvetier, çà ne s'est jamais vu. Donc c'est que la Bête n'est pas un loup.
- Antoine – Mon neveu, mes chiens et mes valets sont-ils arrivés avant moi ?
 Laffont – Nous avons pris soin d'eux, monsieur.
- Chaumette – Sa Majesté doit être bien sensible aux malheurs de la population de ce pays pour se séparer de son meilleur compagnon de chasse.
- Antoine – Mon fils me remplace auprès du Roi dans ma fonction.
 Labarthe – Belle famille !
- Moranges – Le voyage ne vous a-t-il pas été trop pénible ?
 Antoine – Il ne l'aurait pas été si j'avais laissé ma goutte à Paris *(Rires de politesse)*.
 Apcher – Une recette de ce pays pourrait vous délivrer de votre mal.
 Antoine – Dites toujours, je n'aurai pas fait ce voyage pour rien.
 Apcher – Faire bouillir dans de l'huile la chair d'un loup tué tout frais.
 Antoine – Je tuerai donc le votre pour le plonger dans ma marmite. *(Rires de politesse)*.
 Les dragons sont partis ?
- Laffont – Les ordres du Roi étaient formels.
 Labarthe – Vous arriviez.
 Antoine – Bien. Passons aux choses sérieuses. Voici mes principes : plus de battues.
 St Paul – Pardon ?
 Moranges – Quoi ?
 Antoine – Il faut laisser la Bête en paix, si Bête il y a. Qu'elle se calme et s'établisse dans un coin quelconque où nous la rembucherons et la fusillerons à 50 pas. Avec de la persévérance et un peu de bonheur cela peut arriver.
- Laffont – Il faut agir avant la belle saison parce qu'alors tout le monde se trouvera dehors.
- Antoine – Il faut d'abord arpenter, c'est tout. Se diriger vers une cible précise. Ah, défense à tous les habitants de couper du bois après le coucher du soleil. De toute façon nous ne chasserons pas la nuit.
- Labarthe – Les jours tombent tôt.
 Antoine – Il faut éviter tous les bruits. Nos chiens seront discrets, d'ailleurs nous ne les lâcherons que si nous sommes certains de les récupérer. Ah, je querellerai les paysans que je trouverai sur mon parcours. Je ne veux pas de spectateurs.
(Paraît un groupe de paysannes calmes et joyeuses).
- Clémence – Dieu nous vient en aide, M. l'Intendant.
 Antoine – Qu'est-ce que c'est que çà ?
 Laffont – Des messagères.
 Clémence – La Bête a attaqué quatre enfants à Arzenc.
 Apcher – Près de chez moi.
 Labarthe – Dieu a une curieuse façon de vous venir en aide.
 Antoine – Monsieur est esprit fort ?
 Clémence – Elle n'a dévoré qu'un enfant, et encore à moitié.
 Labarthe – Dieu soit loué !
- Marie Trancard – Laissez lui dire sa nouvelle !
 Clémence – Les trois autres ont assuré que la Bête avait le ventre ouvert par une blessure et qu'il en sortait un boyau de six travers de doigt.
 Apcher – La Bête blessée ?
 Laffont – Agonisante ?

- Antoine – N'allez pas si vite en besogne. De quel sexe est la Bête ? (*Silence*).
- Labarthe – (*Souriant*) Vous voulez dire que... ? (*Il montre six travers de doigt*).
- Antoine – Je pensais que vous le devineriez avant moi. (*Tous éclatent de rire*).
- Moranges – Six travers de doigt !
- St Paul – La Bête fornique, mes belles !
- Labarthe – Tout monstre de Dieu qu'elle soit, elle est dotée comme tout un chacun de six travers de doigt !
- Marie Trancard – Ce n'est pas vrai ! C'est du boyau ! Les petits drôles avaient dans les onze ans. Chez nous, à cet âge on sait distinguer un taureau d'une vache !
- Trophime Oustallier – (*Apparaissant avec le bras en écharpe*) Moi, lorsque j'ai lutté avec la Bête, elle s'est dressée sur ses pattes de derrière. J'ai bien vu qu'elle était toute boutonnée sur le ventre.
- Antoine – C'est donc une louve.
- Curé – La Bête ne peut être que féminine.
- Laffont – Louve ou pas louve, boyau ou pas boyau, elle peut enfanter. En chasse !
- Antoine – Monsieur l'Intendant, c'est moi, ici, qui donne les ordres et répartit les territoires.
(*Pendant que les paysannes chantent la berceuse du loup, parfois à bouche fermée :*
Elle est féconde et mère
Le fruit de ses entrailles soit maudit
Ainsi sur toute la terre
Chacun mérite ses petits.)
- Chaumette – (*Dans un autre endroit*) La voilà ! Et mes chiens qui ne sont pas arrivés !
- Moranges – Où est mon piqueux ?
- Chaumette – Qu'est-ce que vous faites là ?
- Moranges – M. de Beauterne m'a assigné cette paroisse comme territoire de chasse.
- Chaumette – Il me l'a assignée à moi !
- Moranges – C'est moi qui ai appris qu'on avait retiré un cadavre du boubier.
- Chaumette – La petite Guillemette, je sais, et que la Bête reviendrait. Ah si mes chiens !
- Moranges – Si mon piqueux !...
- Chaumette – Regardez : derrière elle, il en sort une autre, plus petite.
- Moranges – Plus petite, mais ça fait déjà un fameux morceau.
- Chaumette – A mon avis, il faut tirer la petite, elle trotte moins vite.
- Moranges – Regardez ! Elle a rejoint la grosse.
- Chaumette – Elle lui flaire le museau.
- Moranges – Elle lui lèche les babines, oui !
- Antoine – Rien que d'ordinaire : le père loup régurgite sa nourriture dans la gueule du louveteau.
- Moranges – Qu'est-ce que vous attendez pour tirer ?
- Chaumette – Pourquoi pas vous ?
- Moranges – C'est votre territoire, mon cher.
- Chaumette – On ne sait pas ce que fera la grosse quand nous aurons tiré.
- Moranges – Ah si mon piqueux était là.
- Chaumette – Voilà la grêle, on ne les voit plus.
- St Paul – (*A Antoine*) Je vous jure sur mon honneur, M. de Beauterne, que sur le territoire que vous m'avez assigné dans la Margeride, j'ai été attaqué par deux bêtes à la fois, de part et d'autre de mon cheval.
- Antoine – Deux bêtes semblables ?
- St Paul – Absolument.
- Antoine – Vous avez là un fier couple de loups, c'est tout. (*Aux paysans*) Des monstres pareils il y en a en Champagne d'où je viens.

Marie Trancard – Qui mangent les moutons.

Antoine – Eh oui.

Marie – Même si on y mangeait les hommes, c'est qu'il y aurait une autre Bête là où vous dites, et que la fin du monde serait proche. (*Le paysan se signe de son bras valide*).

Labarthe – Pourquoi préférer le piège à la chasse si vous croyez réellement qu'il n'y a pas UNE Bête mais des loups ? Il faudrait s'agiter, tirer partout au risque de tomber sur les bons.

Antoine – Monsieur l'esprit fort, il importe plus de guérir les âmes que de tuer des loups. Le Roi et ce pays veulent que je les sauve d'une Bête ? Ce sera fait. (*Aux paysans*) Ce soir mes amis, je vous garde tous à dîner. On vous distribuera un peu d'argent quand vous aurez le ventre plein. Ce soir messieurs, nous célébrons la fête du Roi.

Tous – Vive le Roi !

Antoine – Que mes cors de chasse le signalent à tous ! (*Fanfare*)

Trophime – Là ! La Bête ! Vot' fanfare l'a fait s'enfuir ! (*Coup de feu*) Raté ! P'têt' pas, elle plie.

Labarthe – Votre premier loup, M. de Beauterne.

Paysans – Non ! C'est la Bête !

Trophime – Elle fait un tour, elle se relève ! (*Aux chasseurs*) Pourquoi qu'vous restez là ?

Piqueux – (*Hors de souffle, à Moranges*) Je l'ai blessée, M. le Comte ! Le sang giclait jusqu'à trois pieds !

Moranges – Où étais-tu, butor ? (*A Antoine*) C'est mon piqueux.

Antoine – J'ai interdit les chasses de nuit, vous êtes dans votre tord. Le sang giclait dis-tu ?

Piqueux – Les rochers là sont tout éclaboussés.

Labarthe – Il va lui sortir un boyau de plus.

Antoine – Voilà une trace. Nous n'aurons qu'à la remonter demain matin. Ce soir, messieurs, le Roi !

Laffont – S'il pleut, demain tout sera emporté.

Antoine – Il est des préséances, M. l'Intendant, qu'il faut savoir respecter.

Piqueux – (*A Moranges*) Vous toucherez la prime, monsieur ?

Moranges – Tais-toi, imbécile.

Laffont – Il pleut. (*Dégoûté, le paysan s'en va*).

Antoine – Il est temps de passer à table et de nous réchauffer.

Paysannes – Vive M. Antoine !

Antoine – Que fait donc ma fanfare ? On ne salut plus le passage à table ? (*Fanfare et cors*).

Anne Monteil – (*Tenant de parler sur la fanfare*) A servilange, tout à côté, une fille de 45 ans, touchée au gros sang. (*Fin de la fanfare*).

Antoine – Que dit-elle ?

Apcher – A Servilange, tout à côté, une fille de 45 ans, touchée au gros sang.

Antoine – Est-elle morte ?

Anne Monteil – Juste le temps de raconter qu'elle était armée d'un bâton, qu'elle en a donné un coup sur le nez de la Bête et que la Bête a toussé.

Antoine – C'est qu'elle est encore bien gaillarde, je parle de la Bête. Vous m'avez dit, M. Laffont, qu'elle revenait autour de ses cadavres ?

Laffont – Selon certains rapports, oui.

Antoine – Qu'on empoisonne celui-là avec de la noix vomique, du verre pilé, de l'oignon de colchique et une éponge frite à la poêle. Qu'on l'expose ainsi préparée à l'endroit où elle a été attaquée.

Laffont – Aucun prêtre n'acceptera ce que vous demandez là.

- (Les paysannes s'éloignent).*
- Antoine – Nécessité n'est pas blasphème. *(Aux autres)* Allons boire à la santé du Roi. Ensuite, messieurs, à l'affût autour du corps de cette pauvre créature. Si la Bête nous la croque, la Bête en crèvera. Mais nous l'aurons sans doute abattue avant. Où sont nos paysans ?
- Laffont – Ils vous rejoindront sans doute à la veillée funèbre que vous venez d'organiser.
- Antoine – Je le leur interdit absolument ! Pourquoi ne sont-ils pas restés pour la distribution d'argent ?

22 - VEILLEE FUNEBRE

- (Le corps à découvert. Trois chasseurs autour. Paraissent les paysans).*
- Chaumette – Préparez-vous, la voilà. *(Les paysans s'immobilisent).*
- St Paul – Non, ce sont vos rustres.
- Chaumette – N'approchez pas.
- Apcher – N'oubliez pas que nous devons attendre en silence.
- Jeanne Jouve – *(A Jouve)* Glisse-toi par là-bas. Les hommes doivent être d'un côté, les femmes de l'autre.
- Jouve – Si je bouge, ils vont me tirer dessus.
- Jeanne – Nigaud, si tu es là-bas et si la Bête revient, tu seras avec les hommes, tu pourras mieux te défendre.
- Jouve – Jeanne, je veux pas te laisser là.
- Jeanne – Une veillée est une veillée. Les hommes là-bas et nous ici.
- Jouve – Elle est là !
- Jeanne – C'est l'Augustine qui arrive, va d'l'aut' côté j'te dis.
- Chaumette – Je n'aime pas ces bruits.
- St Paul – Prenez de ma gourde. Il n'est pas certain que la Bête revienne.
- Jouve – Tu as ton couteau ?
- Trophime – J'ai mon sarcloir.
- Jouve – T'es pas trop embêté avec ton bras ?
- Trophime – Fallait venir.
- Augustine – Heureusement qu'ils n'ont pas amené les chiens, on n'aurait jamais pu approcher.
- Jeanne – Pas si bêtes. Veulent pas qu'eux chiens entament la pauvre Pierrette et en crèvent. Valent cher ces chiens là.
- Augustine – S'ils servaient à quelque chose, la pauvre Pierrette serait pas dans cet état.
- Jeanne – Tais-toi, voilà sa mère.
- Augustine – N'approchez pas, c'est interdit.
- Clémence – Je voudrais lui mettre son chapelet autour des mains.
- Jeanne – Plus tard, quand ils vous la rendront.
- Chaumette – Pourquoi Moranges n'est-il pas avec nous ?
- Apcher – Il a des démêlés avec son piqueux.
- Clémence – C'est le marquis d'Apcher, il me connaît. *(Elle avance).*
- St Paul – La voilà ! *(Il vise)* Vous êtes sourde la vieille ? N'approchez pas de ça.
- Clémence – *(S'adressant à Apcher)* C'est ma fille M. le marquis. Quand est-ce que vous me la rendez ?
- Apcher – Dans trois jours, cinq jours peut-être. Allez-vous en Clémence, retournez au village.
- Clémence – Je peux lui mettre son chapelet autour des mains ?

- Apcher – Cela empêcherait peut-être la Bête de venir. Tout ce que nous faisons ne servirait plus à rien.
- St Paul – Qu'elle mette le chapelet mais qu'elle fasse vite. Dites à tous ceux qui sont avec vous de s'en retourner. *(La mère met le chapelet).*
- Trophime – Eh la mère ! Coupez-lui les ongles !
- Jouve – On est là avec vous, la mère, on dit toutes les prières, l'âme de la p'tiôte s'en réjouit.
- Trophime – Mais la Bête rôde autour, Clémence, elle peut nous faire un mauvais sort. Il vaut mieux avoir un de ses ongles avec nous.
- Jouve – Elle nous le donnerait si elle pouvait. *(La mère acquiesce et casse les ongles du cadavre).*
- St Paul – Plus vite, la mère.
- Clémence – Je m'en vais, monsieur. *(Elle rejoint les paysannes).* Pourquoi est-elle si sale ? Je l'avais lavée.
- Augustine – Ils ont mis ces saletés dans son corps en lui ouvrant le bras et la jambe.
- Clémence – Ça ils l'avaient pas dit au curé.
- Jeanne – Ils ont rebouchés les plaies avec de la bouse, c'est pour ça qu'elle est si sale.
- Jouve – Cinq jours et cinq nuits ils ont dit.
- Trophime – Elle va changer d'odeur pour sûr. C'est p'têt ça qui attirera la Bête. Elle viendra pas cette nuit.
- Jouve – Si c'est ce qu'ils lui ont mis dans le corps qui pue le plus, la Bête ne viendra pas du tout.
- Trophime – Eh Clémence, juste une rognure !
- Clémence – Pourquoi est-ce que c'est à elle que ça arrive ?
- Augustine – S'ils tuent la Bête, ça n'arrivera plus à personne.
- Clémence – Ils n'avaient pas le droit de lui ouvrir le corps. C'est comme si la Bête était déjà revenue. J'ai apporté le buis.
- Jeanne – Faut pas faire ça. Ça va éloigner la Bête à coup sûr.
- Clémence – Vous êtes tous là. Vous savez qu'elle n'a pas pêché. Sa veillée sera comme celle des autres. Je veux pas que la Bête revienne. Dites les prières, moi je fais le tour. *(Elle fait le tour, un rameau de buis à la main).*
- Jeanne et Augustine – Que Dieu t'ait en sa sainte garde, pauvre âme errante dont le corps n'a pas encore trouvé de terre chrétienne où reposer.
- St Paul – Halte !
- Chaumette – Vous voulez vraiment tous finir au cachot ?
- Apcher – On te rendra ta fille, tu m'entends ? Je m'en porte garant.
- Paysans et paysannes – Que Dieu accueille avec un cœur de père celle qui a échappé aux dangers d'ici bas.
- Chaumette – Une agnelle à moitié pourrie aurait fait un meilleur appât.
- St Paul – Elle ne s'attaque pas aux moutons.
- Apcher – *(Hors de lui)* Si le corps de ma sœur pouvait délivrer cette région, j'accepterais qu'on la souille et qu'on la taille !
- Paysans et paysannes – Son malheur est notre malheur. Que Dieu tienne compte de notre cœur blessé.
- St Paul – Avec votre boucan, la Bête a filé à présent. Elle tue ailleurs, voilà ce que vous avez obtenu !
- Clémence – On peut la recouvrir ?
- Augustine – Qu'elle intercède en notre faveur, dans la paix enfin retrouvée.
- Jouve – Juste une rognure, Clémence, pour s'en retourner !

23- FATIGUE DES CHASSEURS

(St Paul éternue. Apcher se couche par terre. Chaumette trempe son mouchoir dans une cruche pour se "laver" les yeux et l'intérieur de la bouche).

- Laffont – *(Passe, lisant froidement)* "A Lestivalet, François Fantugue, neuf ans, retrouvé couché sur le dos, entrailles répandues sur les cuisses, le foie détaché, les poumons, le cœur et le cou mangés". Quant au petit de Chabannes, la Bête n'en a laissé que les os. Messieurs, la fatigue l'emporte dirait-on.
- Apcher – Je suis positivement épuisé. Voyez, je dors à terre tout habillé comme la canaille.
- Paysanne – Les dragons couraient partout pour rien. Les beaux messieurs ne courent plus du tout.
- St Paul – *(Eternuant)* Ce maudit affût m'a flanqué un catarrhe.
- Laffont – Il faut vous faire saigner.
- St Paul – La belle affaire dans un pays où il n'y a pas de barbier !
- Apcher – Je croyais la chasse un plaisir.
- St Paul – Est-ce de notre faute si ces appâts du diable ne nous ont rien amené ? Même pas un loup !
- Chaumette – J'ai mis mes chiens sur les pas de la Bête. Eh bien, ils n'ont manifesté aucun sentiment.
- St Paul – Ce ne sont pas des chiens de ville qu'il nous faut, mais de bons et braves molosses qui n'obéissent qu'à la pique !
- Chaumette – Quelle pique ? Depuis trois jours, Moranges et son piqueux ont disparu.
- St Paul – De beaux messieurs, eux aussi, tirés de leurs couettes.
- Apcher – Peut-être ont-ils été victimes de la Bête.
- Chaumette – La Bête ne tue pas qui les chasse.
- St Paul – Elle y viendra. *(Il éternue. Entrent Moranges et son piqueux. Moranges a une patte de loup à son chapeau).*
- Moranges – Messieurs, je suis au regret de vous quitter.
- Apcher – Vous retournez en Dauphiné ?
- Moranges – Mon piqueux, racontez.
- Piqueux – Nous avons tué un loup énorme.
- St Paul – Où l'avez-vous trouvé ?
- Moranges – Hors de mon territoire mais sur aucun des vôtres.
- Laffont – Je ne sais quelles primes attribuer à votre loup, M. le Comte.
- Moranges – Je vous laisse les primes, messieurs, je préfère mes aises. Avec votre permission, je me retire.
- Laffont – Vous devez attendre que M. le Grand Louvetier accepte de vous voir partir.
- Antoine – *(Entre pieds nus)* Si le diable sévit quelque part ce doit être dans ce pays. J'ai perdu mes plus belles bottes dans l'un de vos bourbiers.
- Moranges – Tout ce pays, monsieur, est un bourbier dont j'aimerais sortir s'il vous plaît.
- Antoine – Vous le pouvez. Je vous suis reconnaissant des efforts que vous avez faits.
- Laffont – *(A Antoine)* Ne craignez-vous pas de manquer d'aide, Monsieur ? Les ordres du Roi portent à présent que vous devez abattre la Bête avant la mauvaise saison.
- Anne Monteil – Vos beaux messieurs n'y feront rien, M. l'Intendant.
- St Paul – Comment chasser dans un pays où le vin est une abomination ! J'ai l'estomac en loque !
- Laffont – Les dragons s'en satisfaisaient.
- Antoine – Vous ont-ils tué la Bête ?
- Anne – La Bête est enchantée, M. l'Intendant, les balles coulent sur son corps.

- Paysan 1 – Je l'ai tirée à dix pas.
- Trophime – (*Il n'a plus le bras en écharpe*) Elle sort de l'autre côté du bois. J'y étais. A cinquante pas je la tire. Elle tombe.
- Laffont – Vos fusils sont déclarés ?
- Chaumette – Concevez-vous, monsieur, un repas sans fromage gras ni fromage sec ? Mordieu ! La Bête vous a laissé des vaches dans le pays, et des biques !
- Trophime – La carne se reflanke dans le bois.
- Marie Trancard – Le lendemain, on n'a rien trouvé.
- Jeanne Fauveau – Boulet et moi on l'a vue passer. Elle boitait.
- Laffont – Vous ne l'avez pas abattue ?
- Jeanne – Boulet n'a pas d'arme, M. l'Intendant.
- Laffont – Et vos fourches ?
- Jeanne – Si elles servaient à quelque chose, il y a longtemps que la Bête serait morte.
- Antoine – (*A Laffont*) Vous donnerez douze livres sur mon compte à ces gens.
- Justine – Mon mari, lui, a trouvé la Bête dans une cour bien close. Je le jure sur la Sainte Vierge ! Il a appelé ses compagnons. Ils ont déchargé leurs fusils sur elle. Pas plus d'effet que si la poudre était du sable.
- Antoine – Elle est sortie de votre cour ?
- Justine – En sautant le mur.
- Antoine – Sauter le mur ! Boitait-elle ?
- Justine – J'ai rien vu qui ressemble à ça, monsieur.
- Antoine – Je vous remercie. Douze livres pour elle également.
- Justine – Que Dieu vous protège, monsieur, et qu'il vous fasse tuer la Bête.
- St Paul – Mais que savez-vous de plus Bon Dieu !
- Antoine – St Paul, vous devriez vous faire saigner.
- Chastel – 12 livres par-ci, 12 livres par-là, qu'ils tuent n'importe quoi, tous jureront que c'est la Bête.
- Antoine – Qui est ce garçon ?
- Laffont – Le sabotier dont on vous a parlé.
- Antoine – Celui qui s'est attiré une affaire avec les dragons ?
- Laffont – Mais c'est le meilleur tireur de la région.
- Antoine – Voyez-vous ça. (*A Chastel*) Voulez-vous donc vous attirer une autre affaire avec moi, monsieur ?
- Chastel – Je n'ai jamais pu penser une chose pareille, m'sieur le Grand Louvetier.
- Antoine – J'ai aussi bonne oreille que vous, mais moi je ne parle pas pour ne rien dire.
- Chastel – Monsieur l'Intendant nous a raconté toutes vos chasses là-haut, près du Roi. Il paraît que vous lui amenez si bien les loups qu'il les tue tous du premier coup.
- Antoine – Le croyez-vous ?
- Chastel – Tout ce que je sais, c'est qu'on ne dresse pas un loup.
- Antoine – Que fait-on alors monsieur, pour obtenir de lui ce que l'on veut ?
- Chastel – Je n'en sais rien, m'sieur le Grand louvetier.
- Antoine – On a parlé jusqu'à Versailles de cette famille de meneurs de loups qui dévalisait les diligences vers Marvejols m'a-t-on dit.
- Chastel – Ce sont des contes des vieilles pies de chez nous.
- Antoine – Sans doute, mais il y a parfois du vrai dans les contes. Quoiqu'il en soit, je tuerai votre Bête.
- Annonce – Ordre du Roi : "Qu'on en finisse au plus tôt avec ce loup garou de nos provinces lointaines. Nos intendants du Centre nous écrivent que nos paysans commencent à gronder".
- Antoine – Vous n'auriez pas dû, M. Laffont. Dites à Sa Majesté que pour l'instant l'argent se distribue.
- Annonce – "Et qu'ils songent impudemment à réclamer des armes".

- Laffont – Je n'ai jamais dit cela ! J'ai sur mon registre la liste des fusils.
 Annonce – "Enfin qu'ils se posent de mauvaises questions". (*Sous le regard d'Antoine et de Laffont, les paysans refluent*). "Aussi notre cœur ému et compatissant a-t-il ordonné d'annoncer une gratification de 6000 livres en faveur de ceux qui parviendront à détruire ce cruel animal".
- Labarthe – Plus 2000 livres des Etats du Languedoc, plus 1000 livres de l'Evêque de Mende. Plus 200 des syndics du Gévaudan.
- St Paul – 6000 livres!
- Apcher – Il va droit à l'apoplexie.
- Moranges – Je pars quand même.
- Antoine – J'aime votre désintéressement. Ah j'ai deux mots à vous dire avant votre départ.
- Laffont – M. de St Paul, voilà un homme qui va vous délivrer. (*Chastel saigne St Paul*).
 Labarthe – A propos de saignée, il paraît qu'en Angleterre on a fait couler le sang d'un chien dans le flanc d'un autre jusqu'à ce que le premier en crève.
- St Paul – (*A Chastel*) Hé là maraud, tu as bien lié ton garrot ?
 Antoine – Où avez-vous découvert votre loup, Moranges ?
 Moranges – Au bois des Chazes.
 Antoine – Qui appartient aux Dames d'une abbaye royale, n'est-ce pas ?
 Apcher – La Bête n'a jamais été signalée dans ces parages-là !
 Antoine – Justement Apcher, c'est peut-être là qu'elle se cache.
 Labarthe – Le deuxième chien se porte à merveille, donc on peut changer le sang d'une bête.
 Antoine – Je prends les Chazes pour territoire.

24- JEANNE JOUVE

(*Jeanne Jouve sort avec ses trois enfants, marionnettes à fil*).

- Jeanne – Là, au jardin. Il faut profiter du soleil pendant qu'il est là. (*A la fillette*) Tu es bien là ? (*Au bébé*) Maintenant que t'as fait ton rôle, j'vais chercher mon battoir. Bougez pas, hein ? (*Elle revient avec le battoir qu'elle pose à côté d'elle. Au garçonnet*) Mais non grand nigaud, j'vais pas au lavoir. Qu'est-ce que je ferais au lavoir avec vous trois ? Vaut mieux attendre que votre père soit revenu. Non, si y a une mouche qui vient, je tape et clac ! (*Elle chante*) J'espère qu'il sera pas trop long le père Jouve.

"Un loup passant par un désert"
 J'vous l'apprendrai après,
 "Un loup passant par un désert
 ayant le trou de balle ouvert
 fit un gros pet
 pour qui ? pour quoi ?
 camarade, sauve-toi".

Oui, il s'est sauvé. Ce sont ses vaches qui l'ont sauvé. Il s'est réfugié sous le ventre de l'une d'entre elles et elles ont foncé comme ça, les cornes basses, et

la vilaine bête a couru bien loin... On finira par la faire fuir. *(La fillette qui est derrière elle est tirée vers la gauche. Elle se retourne)* Non ! *(Elle court vers la Bête en se signant avec son battoir. Lutte à coups de battoirs)* Vas-tu la lâcher ! Vas-tu la lâcher sale bête ! *(Elle est mordue au poignet et doit lâcher le battoir. Elle lutte à coups de pieds, est projetée contre le mur, revient se mettre entre la Bête et sa fille)* Parce que je n'ai que mes enfants avec moi, pas mes bœufs, hein charogne ? *(La Bête attaque le garçon, elle se précipite entre lui et la bête, est renversée. Lutte au sol, tantôt dessus, tantôt dessous. Elle lâche prise et se relève d'un coup, les seins mordus. Elle est à nouveau renversée. Le garçonnet est tiré vers la droite. Cri)* Sous mon ventre ! *(Elle prend une pierre et se précipite à califourchon sur la bête, la martelant de la pierre)* Oui ! Toi ! Sous mon ventre ! Tiens ! Tiens ! Eh tiens ! *(Elle est renversée. Le bébé file vers le fond, elle plonge, s'y agrippe, est traînée à son tour)* Un couteau ! Un couteau ! Je t'étriperais, camarade ! *(Le bébé s'immobilise. Elle gît, essoufflée. Puis en se traînant, réunit ses enfants)* Partie. Elle est partie. Pas peur. Plus peur. C'est fini *(Elle est en larmes)*. C'est fini. Vous voyez qu'il y a moyen ? *(La comédienne se relève, ses trois enfants sous le bras. Au public :)* La peur est un bon mulet. Il porte loin tout ce dont on l'a chargé. *(Elle sort)*.

25- ANTOINE TUE

(Bruits de haches abattant. Deux paysans (dont Trophime) défont les rondins pour en faire de grandes allées).

Antoine – Mon neveu est-il arrivé ?

Révérènde mère – Il déjeune et saute en selle, a-t-il dit, pour vous rejoindre.

Antoine – Je suis au regret, ma révèrende mère, d'éclaircir vos bois, mais le Roi en a décidé ainsi.

Révèrende – Ne regrettez rien, mon fils, ces grandes allées que vous dessinez me rappellent ma jeunesse, mais je doute que la Bête vienne se jeter dans un piège aussi "paré".

Antoine – Elle n'est rompue qu'aux boubiers, aux ravins, elle se laissera surprendre. Mon personnel la traque dès à présent. Elle ne passera que par ici.

Révèrende – Nous prions toutes pour vous à la chapelle. *(Il lui baise la main. Elle sort)*.

Antoine – Où sont mon peintre et mon animalier ? *(Ils entrent)*.

Peintre – Nous sommes prêts, monsieur.

Antoine – *(Au peintre)* Dès que j'aurais tué la Bête, vous la peindrez au naturel, original et copie, l'un pour sa Majesté, l'autre pour moi. Vous serez libre ensuite d'en tirer toute reproduction que vous voudrez.

Peintre – Le sujet et votre renom m'en assure le succès.

Antoine – Je compte sur votre talent, pour qu'il insiste sur la taille, la longueur et les crocs.

Peintre – Simple question d'échelle et de perspective.

Antoine – Sans oublier les cicatrices. Cela donnera confiance à ceux qui l'ont touchée avant nous. Je vous indiquerai les endroits. M. l'animalier, mon premier dessein était de faire injecter et embaumer cet animal afin de l'envoyer à sa Majesté dans son état de Nature. Mais je crains les accidents qui pourraient

- survenir. Vous le dépouillerez donc. La peau sera tendue sur un modèle en bois, gueule ouverte.
- Animalier – Tout sera fait selon vos ordres.
- Antoine – Que votre tailleur de bois prenne les contours un peu plus large que ne sera la peau. M'entendez-vous ?
- Animalier – Tous les bons chasseurs le désirent ainsi, monsieur.
- Antoine – Je vous ferai fournir sans doute d'autres peaux pour un second modèle que nous pourrons vendre pour qu'il soit montré dans les foires. Non point que j'y aie intérêt mais la dépouille, tâtée, rassurera les esprits de par ici. Laissez-moi à présent, il faut que je la tue. (*Il vise l'épouvantail. Entrent la Du Barry et Louis XV.*)
- Louis XV – Ma mie, que dit notre louvetier dans sa lettre ?
- Du Barry – "J'étais à un détroit. L'animal m'est venu par un sentier à cinquante pas". (*Paraît une paysanne tenant la tête de la Bête.*)
- Chastel – Va, ma Bête. Personne ne sait que je te mène, va. Je suis à des lieues d'ici, mais je vois où tu es. Lui est à cinquante pas, n'hésite pas. Obéis. Tu n'as rien à craindre de ce versaillais. Il sait mener les loups comme je te mène avec la force de sa tête, contre moi il sera impuissant. Il attend que le loup dont il s'est emparé arrive et c'est toi que je lance. Surprends-le, regarde-le je te dis, vas-tu m'obéir ?
- Du Barry – "L'animal me voit. Je lui tire un coup de ma canardière chargée de 5 coups de poudre, de 35 postes à loup et d'une balle de calibre". (*Coup de feu, cri de Chastel, le paysan tombe sur un genou, Antoine est renversé en arrière.*)
- Louis XV – Il avait de quoi se faire sauter comme un pirate ! Continuez.
- Du Barry – "La Bête a reçu la balle dans l'œil droit et tous les postes dans l'épaule".
- Chastel – Force, force, il faut que tu l'abattes. Saute, tu as encore la force ! Je sais qu'il nous empêche mais je t'ordonne de sauter ! J'ai dit sauter, pas marcher !
- Du Barry – "Elle se relève et vient vers moi. (*ce que fait difficilement le paysan*) Je n'ai pas le temps de recharger, je crie hallali" !
- Antoine – Mais tirez nom de Dieu ! (*Paraît le neveu qui vise le paysan.*)
- Chastel – Ne t'arrête pas, tu fais ce qu'il veut, ne t'arrête pas !
- Du Barry – "Mon neveu la trouve arrêtée à dix pas de moi. Il lui tire dans le..." Pardonnez-moi Majesté. (*Coup de feu qui fait courir le paysan avec la tête.*)
- Louis XV – Dites qu'il lui a farci le croupion et n'en parlons plus.
- Du Barry – "Il lui tire donc un coup de sa carabine, là où le dit votre Majesté, qui la fait fuir à 25 pas dans la plaine où elle tombe raide morte". (*Le paysan pose la tête à terre et s'enfuit.*)
- Louis XV – L'oncle abat, le neveu achève, voilà une famille de Nemrod. Je suppose qu'il cite une foule de témoins ? Que disent-ils ?
- Du Barry – Que la Bête est morte, Louis.
- Peintre – Taille 32 pouces. (*Pendant qu'Antoine s'habille pour Versailles.*)
- Laffont – Marie Trancard ?
- Marie Trancard – Oui, c'est bien elle qui m'a attaquée en juin et qui m'a blessée.
- Animalier – Poids 130 livres.
- Laffont – Guillaume Bergougnoux ?
- Guillaume – C'est elle sans aucun doute. Le 9 août dernier, je me rappelle comme si c'était hier.
- Laffont – Votre frère Jean-Baptiste n'est pas venu ?
- Peintre – Longueur 5 pieds.
- Guillaume – Il peut pas encore se lever.
- Laffont – Rappelez-moi l'indemnité que Sa Majesté a la bonté de lui accorder.
- Animalier – Quelle molaires ! Vous avez vu ses molaires ?

Laffont – Jeanne Jouve ?
 Jeanne – Ça doit être elle. Nos enfants vont pouvoir enfin dormir en paix.
 Laffont – Vous aurez aussi une petite pension pour avoir mis la Bête en fuite.
 Louis XV – Nous donnerons un bal, ma mie, en l'honneur de notre grand Louvetier.
 Du Barry – Ce sera le bal de la Bête, mon ami.
 Peintre – Splendide ces molaires ! En jouant sur les bleus, les femmes se protégeront la gorge devant ma toile.

26- LE BAL DE LA BÊTE

(Fanfares de cors jouées par une fille catin noble. La tête à terre est placée sur un buste antique. Tous dansent).

Courtisan 1 – Que j'aime votre habit, tissé "Ventre de Bête" !
 Courtisane 1 – Foin du pelage, monsieur, quand on peut s'en défaire.
 Courtisan 1 – Ma faim est grande
 Courtisane 2 – Vous rirez d'entendre ce qu'on en a dit : elle prenait du tabac, se vantait le soir de ses exploits de la journée et faisait pénitence de ses anciens péchés.
 Courtisan 2 – Taisez-vous, Madame Du Barry approche.
 Courtisane 2 – Mais je parle de la Bête, non de notre chasseresse triomphante.
 Court. poète – *(A courtisan 2)* "Un loup prend à tes yeux ta brebis la plus chère et tu ne peux la secourir".
 Courtisan 2 – Cela fait quinze ans mon cher que ma brebis ne bêle plus quand un loup la dévore. J'en suis fort aise.
 Courtisane 1 – Voici Beauterne. *(Tous viennent l'embrasser pendant que Louis XV et Du Barry prennent place).*
 Courtisan 1 – Antoine, ne crois pas que sa Majesté t'ait oublié un seul instant.
 Courtisan 2 – Voilà qu'à tes exploits, tu ajoutes le plus beau !
 Courtisane 2 – "Les cœurs volent en foule au devant de vos coups
 Pouvez-vous préférer à ces douces conquêtes
 Celle des monstres en courroux ?"
 Louis XV – M. de Beauterne, nous vous accordons pour vos hauts faits la Croix de St Louis, la totalité des primes, 1000 livres de pension et l'autorisation de faire figurer votre Bête sur vos armoiries. Votre neveu s'étant trouvé là à propos, recevra le commandement d'une compagnie de cavalerie. Ah, vous ferez imprimer à Clermont le procès-verbal de votre chasse à l'usage des populations du Centre. Nous irons voir demain votre Bête aux yeux rouges. Madame, ajoutez quelque chose que nous en finissions.
 Du Barry – Bien volontiers, Louis.
 "N'oubliez pas monsieur que partout ici bas
 L'animal aux abois
 Se montre digne encore de l'empire des bois."
 Courtisan 2 – L'animal aux abois ?
 Courtisane 2 – Cette fois-ci, elle parle d'elle.
 Louis XV – Au bal, messieurs ! Il faut danser à nos provinces libérées !
 (Ils dansent sur le vent).

27- LA FOLLE

- Fille Fauveau – Ce n'est pas vrai ! La Bête n'est pas morte ! Je sais bien que c'est toi !
- Chastel – (Assis) Va-t-en.
- Fille Fauveau – Tu n'es plus qu'une pauvre vieille bête qui ne peut plus grand chose. Ils t'ont jeté en prison et tout le village les a aidés. Le Roi croit maintenant que la Bête est par chez lui, tu ne peux plus tuer ou tu irais contre le Roi. Tu ne peux plus partir en chasse. Les tendres petites, fini, ta bouche pleine de sang, fini. Mais moi je suis là, je sais, je veux bien. Ne dis rien ! Elles ont toutes cru que tu n'étais qu'un vieux bouc châtré, mais tu les as rattrapées au tournant avec tes griffes, avec tes dents hein ? Regarde. La Jeanne Boulet devait se tenir comme ça. (Elle mime) Et la petite Denty, comme ça ? Rampe ! Attaque !
- Chastel – Laisse-moi dormir. Je ne peux rien pour toi. Ils ont tué ma belle au bois des Chazes. Mais qu'est-ce qui m'a pris de l'envoyer là-bas ? Le vieux tirait le loup qu'il avait préparé et moi j'en faisais un merdeux en continuant de tuer, jusqu'à Versailles je l'aurais fait ! Jusqu'au jour bien sûr où il aurait été le plus fort. Parce qu'il est le plus fort. Il ne doit pas être seulement de là-bas. Et toi qui arrives avec tes histoires de garou et de carnaval... Je ne suis pas un garou ! Je ne suis rien !
- Fille Fauveau – Où est la Bête qui te reste ?
- Chastel – Je n'ai plus rien.
- Fille Fauveau – On en a vu deux. Elle a dû mettre bas et ce n'est pas de toi bien sûr qu'elle aurait pu...
- Chastel – Tu es folle !
- Fille Fauveau – Dans l'enclos là. Ecoute, Chastel. La femme Jouve a fait fuir la Bête à coups de battoir, moi, ton louveteau. Je l'appelle. Ecoute. Il gratte la terre. Saute !
- Chastel – Tu t'en retourneras bredouille, Fille Fauveau !
- Fille Fauveau – Alors j'irais me pendre ! Oui, lutte avec moi, Chastel. Tu l'entends ? Il sent mon odeur, il s'accroupit pour le bond. Saute !
- Chastel – Non !
- Fille Fauveau – Ecarte-toi !

28- REAPPARITION DE LA BÊTE

(Été 1766. Les paysans se livrent à leurs travaux des champs).

- Jeanne Jouve – Ah pour une fois, l'été est beau.
- Marie Trancard – La Jeanne Fauveau va épouser le père Boulet.
- Anne Monteil – Pas trop tôt.
- Jeanne – Elle sait toujours pas ce qu'est devenue sa fille.
- Paysan – Elle n'a plus à compter dessus, voilà tout.
- Labarthe – Quelle paix, Laffont. Vous avez même le temps de lire.
- Laffont – Dans le livre de la Nature, cher philosophe. Ceci est mon herbier.
- Labarthe – La Bête avait une qualité : elle était au moins un sujet de conversation.
- Laffont – Dangereux. Bah ! A présent les imaginations se sont calmées.
- Labarthe – On dit que l'herbe ne repousse plus là où elle a été abattue, que notre grand Louvetier doit quand même être un peu sorcier pour être allé la chercher là où elle ne s'était jamais montrée. Si vous appelez cela des imaginations calmées !
- Chastel – Surtout avec la poudre de St Joseph dont il se servait.
- Labarthe – Cela ne doit pas tromper un chasseur comme vous, Chastel.

- Chastel – Le temps de dire deux Ave et il a tué à la même place un autre gros loup, celui qu'il a vendu à la Foire. Je l'ai vu. Pourtant on n'avait jamais vu de loup au bois des Chazes.
- Laffont – Peu importe celui-là puisque la Bête était déjà morte.
- Chastel – Celui de la Foire aurait pu être la Bête si l'autre n'était pas venue avant.
- Labarthe – Il y a de la malice dans ce garçon.
- Laffont – Les foires battent leur plein, c'est le principal. En six mois un cochon et une chèvre égorgée, j'appelle cela une bonne année.
- Chastel – On ne sait pas ce qui se passe autour.
- Laffont – Ni les journaux ni les curés ne parlent de quoi que ce soit.
- Chastel – Et le fils de la Bête ? Celui qu'on a vu plusieurs fois ?
- Laffont – C'est sans doute celui que le piqueux du Comte Moranges a blessé et qui est parti crever quelque part. *(Depuis quelques instants le curé a parlé aux paysans qui ont abandonné leurs outils pour prier)*. Que se passe-t-il ?
- Curé – Nous prions pour le repos d'Agnès Mourgues qui vient d'être assassinée par la Bête malfaisante.
- Laffont – J'ai dû mal entendre.
- Labarthe – Non non, ceci est un autre épisode.
- Laffont – La Bête est morte.
- Paysan – C'est son fils.
- Curé – Il est aussi rusé que sa mère. Agnès gardait les chèvres...
- Marie – Près de chez toi, Chastel.
- Curé – Elle voit venir le loup, elle se réfugie dans une fente du rocher.
- Jeanne – Pour faire sortir la petite, la Bête s'est emparée d'un chevreau.
- Curé – Elle le mordille juste pour qu'il crie.
- Anne – Agnès veut sauver son chevreau.
- Curé – Elle sort, la Bête la dévore.
- Jeanne – Tous ceux qui sont accourus l'ont reconnue.
- Labarthe – Je vais écrire cela au Courrier d'Avignon.
- Laffont – Je vous l'interdis bien, le Roi sera furieux.
- Curé – Je vais faire sonner le tocsin.
- Laffont – Voulez-vous de nouveau ameuter toutes les populations ?
- Curé – Mais il faut que tous sachent que la Bête est revenue !
- Labarthe – Comme si on l'attendait.
- Apcher – *(Entrant)* J'ai ordonné un pèlerinage à Notre Dame de Beaulieu et une grande chasse ne comptant que des gens du pays à l'issue de la cérémonie religieuse.
- Laffont – Mais quand le Roi saura cela ?
- Apcher – Le Roi punira le mauvais serviteur qui a osé le duper. Je m'en porte garant.
- Chastel – Ecoutez-moi tous ! Moi, je tuerai la Bête, la vraie ! Je demande à Dieu la grâce de pouvoir mettre fin à ce fléau. M. le Curé, bénissez mon fusil et mes balles. Vous croyez tous que le Louvetier a tué son épouvantail par un miracle de la Providence. Désormais la Providence sera avec moi, ici, dans ce pays. La Bête viendra d'elle-même à portée de mon arme.
- Labarthe – Cela fait longtemps que ce pays ne veut être sauvé que par lui-même.
- Laffont – Il tuera un loup et l'hiver venu les meurtres recommenceront. Cette histoire n'a pas de fin.
- Labarthe – Vos oreilles bourdonnent de trop de contes, Laffont. Vous croyez à l'éternité de la Bête quand ce garçon est capable de vous amener la vraie.
- Laffont – Votre scepticisme, Labarthe, vous pousse à ne croire que les contes absurdes, parce qu'ils sont aventureux.
- Labarthe – Touché, M. l'Intendant !

29- LE MENEUR DE LOUPS

- (L'enclos autour de l'épouvantail).*
- Chastel – Il l'a béni. Tu es aussi grand qu'elle à présent. Elle m'a échappé. Toi, tu as obéi à cette fille quand tu lui a sauté dessus. Elle t'a mené à dévorer son corps de pute.
Je prouverai que le vieux de Versailles est un menteur. Toi, tu as tué encore et encore après ses empaillades et tout son carnaval. Donc il est un menteur. *(Il braque son fusil)* Tu ne peux rien, il est béni. *(Il tire, l'épouvantail s'écroule. Chastel en arrache les défroques, tête comprise, qu'il traîne après lui).* La Bête ne mangera plus ! Je l'ai tuée ! Donnez-moi ce que je mérite avant que je n'aille chercher mes primes là-haut !
- Paysan – C'est là-haut qu'ils peuvent quelque chose pour toi. Nous on est des trop petites gens.
- Chastel – Si tu as encore une fille, c'est grâce à moi, non ?
- Grand-mère – Alors tu vois, mon petit, le monstre, n'aie pas peur, c'était il y a cent ans, vint enfin se terrer dans la plus profonde grotte, et la fée dit à Chastel : "C'est là, va et tue-la".
- Marie Trancard – Tu veux te racheter, mauvaise graine ? Allez, on sait que tu mènes les loups mais t'as pas pu mener la Bête. Alors celui-là ou un autre... Prends un coup de vin.
- Boulet – Ça un loup ? T'as tué un de tes chiens, oui, pour ramasser les primes.
- Jeanne Fauveau – T'as même pas lâché tes chiens sur les dragons.
- Boulet – Donne-lui donc une once de cassonade puisqu'il est passé par chez nous.
- Grand-mère – Le Grand Chastel qui connaissait la forêt comme personne ne trouvait pourtant pas l'entrée de la grotte, quand un rayon de lune tout à coup l'éclaira.
- Anne Monteil – Oui, je la reconnais bien. C'est toi Chastel, qui l'a tuée ? J'savais bien. J'ai jamais cru à toutes leurs histoires.
- Paysan – M'est avis que celle-ci est plus petite que l'autre.
- Chastel – C'est p'têt son fils.
- Anne Monteil – Non non, c'est elle. Tiens mon grand, j'ai beau pas être riche, voilà un mouchoir de couleur. Là-haut, ils te donneront mieux.
- Grand-mère – Ayant prié St Michel, le Grand Chastel, son énorme couteau à la main, n'eut plus qu'à marcher devant lui. Le rayon de lune s'allongeait, s'allongeait. Là où l'ombre résista, il n'eut plus qu'à frapper.
- Apcher – Votre tournée dans la région n'a duré que trop. Votre loup commence à puer.
- Chastel – Je lui ai ôté les entrailles et j'y ai mis de la paille.
- Apcher – Enfin, puisque vous voulez à toutes fins partir pour Versailles, je vous prêterai des mules.
- Chastel – Grand merci, M. le Marquis, je vous en paierai la location au retour.
- Apcher – Ne tentez pas ce voyage. Acceptez plutôt la discrète pension que songe à vous verser M. l'Intendant.
- Chastel – Il y a là-haut de l'argent qui est allé à qui il ne devait pas aller.
- Apcher – J'ai écrit moi-même et l'on ne m'a pas cru. Si mon crédit n'a pas suffi, que sera-ce du votre ?
- Grand-mère – Le couteau plongea jusqu'à la garde dans le cœur du monstre qui expira sans un sursaut. Alors, même les oiseaux chantèrent dans la nuit la louange du héros qui venait de délivrer le pays.
- Apcher – Prenez ce col et ces gants, que vous ayez au moins une contenance.

30- BAL DE L'AGNEAU

(Versailles de bergerie).

- Courtisan poète – Je vois tous les voisins à la fête assemblés.
Que dis-je mes voisins ! Ce sont mes agnelets.
Vous paisez dans nos champs sans soucis sans alarmes,
Chez vous règnent toujours sans infidélité,
L'invincible candeur et l'ingénuité.
- Courtisane 1 – Et c'est ingénument que je préfère cette mode-ci à la précédente. Pour tout vous dire je ne suis point carnassière.
- Courtisan 1 – Il vous sied mieux d'être agnelle que louve. Mon cœur est ainsi en repos.
- Courtisane 2 – Mais à propos de louve, savez-vous que dans cette caisse, paraît-il, je n'ose le dire à voix haute. *(Elle chuchote à l'oreille de courtisan 1).*
- Courtisan 1 – Ah frayeur !
- Courtisane 1 – Je suis tout en émoi, éclairez ma lanterne. *(Le courtisan lui chuchote la chose).*
Quoi ? Où est ce scélérat ?
- Courtisan poète – Tout doux marquise, songez que voici un authentique habitant de ces contrées sauvages. *(A Chastel).*
O toi par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
Qu'il est facile et doux de faire ton bonheur.
Le luxe ne vient point te montrer ses misères.
- Courtisane 1 – Oubliez-vous, mon ami, que vous vous adressez à un rustre qui ose prétendre que M. de Beauterne a menti ! *(La Du Barry entre, Louis XV se couche).*
- Courtisane 2 – Le Roi doit assister à l'ouverture de la caisse. Dans sa parfaite clairvoyance, il décidera seul si ce monstre est le vrai.
- Du Barry – Messieurs, le Roi est souffrant.
- Courtisan1 – Courons jusqu'à sa chambre. *(Ils entourent Louis XV).*
- Du Barry – *(A Chastel)* Ouvrez cette caisse, c'est un ordre du Roi.
- Courtisan poète – Doux ruisseaux coulez sans violence,
Rossignols modérez votre voix.
Taisez-vous zéphyr, faites silence,
C'est Iris qui parle dans ces bois.
(La caisse est ouverte, les courtisans fuient Louis XV).
- Du Barry – Quelle puanteur ! Sortez monsieur, qu'on emporte cette chose.
- Chastel – Mais madame... *(On emporte la caisse et Chastel).*
- Courtisan poète – Ainsi en va-t-il de la vie, madame. Un mois et demi de route et il ne reste de nous qu'un sourire. Ses dents étaient fortes et belles.
- Du Barry – Vous touchez vos bénéfiques, l'abbé, dispensez-moi des sermons. Qu'on fasse revenir cet escroc et qu'on le parfume ! *(Ce que fait le courtisan poète)*
Monsieur, vous m'avez fait outrage. Grande sera la colère du Roi.
- Chastel – Pour avoir débarrassé ma province d'un fléau ? Sa Majesté avait promis...
- Du Barry – **Votre** Province ? Le cuistre ! **Votre** devoir était de ne pas offenser l'air de la Cour en traînant ici même une charogne. *(Les paysans méfiants s'approchent de Louis XV).*
- Chastel – Dans mon pays, madame, on enfouit tout de suite, on ne connaît pas toutes ces drogues et ces pommades que vous mettez au creux de vos morts.
- Du Barry – **Votre** Pays ! Allez donc enfouir **votre** loup qui doit être des plus ordinaires.
- Chastel – Sauf votre respect, madame, c'est la **Bête**.
- Du Barry – Sa candeur me renverse. La Bête est à Paris, dans le jardin du Roi.
- Chastel – Y en a p'têt deux .

- Du Barry – Notre Louvetier l'aurait su, il serait revenu avec les deux. Mettriez-vous en doute sa parole ?
- Chastel – On a retiré de ma bête le gros os d'une jeune fille.
- Du Barry – Vous passez les bornes ! Le Roi m'a demandé de vous entendre pour savoir jusqu'à quel point le monstre que M. de Beauterne a terrassé, a pu exciter chez vous les imaginations débiles et les mauvais esprits. Vous êtes de ceux qui ont attaqué nos dragons, n'est-ce pas ?
- Chastel – Ce fut une erreur, madame.
- Du Barry – Ce sont des erreurs auxquelles Sa Majesté a encore la faiblesse de croire, mais auxquelles je en crois pas, moi. Retournez, monsieur, dans **notre** province, et retenez ceci : la Bête envoyée par Dieu, seul le Roi a pu vous en sauver. L'ignorance, le petit caractère et la rusticité de vos mœurs vous livrent pieds et poings liés à toutes les malédictions. Quand vous serez en danger, ou quand vous préparerez une de vos "erreurs", monsieur le puant, songez à Versailles. D'ici vient la justice et le bonheur des peuples. Allez ! (*Chastel rejoint les autres paysans*). Vous m'écrirez quelque chose là-dessus, cher berger.
- Courtisan poète – "Délicieux déserts, agréables villages,
 Que j'ai de passion pour vos plaisirs sauvages,
 Que vous êtes féconds en rustiques beautés,
 Et que vous me flattez par vos naïvetés".

(Les paysans au centre ne savent que faire. Peu à peu se hisse au-dessus d'eux le squelette de l'épouvantail, comme un drapeau.

NOIR